N° 196 1er Janvier 1936

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

LES PRINCIPES ET LA PRATIQUE

La charité parfaite et les béatitudes

La perfection chrétienne, selon le témoignage de l'Évangile et des Épîtres, consiste spécialement dans la charité qui nous unit à Dieu (1). Cette vertu correspond au précepte suprême, celui de l'amour de Dieu ; il est dit aussi : « Celui qui demeure dans la charité demeure en Dieu et Dieu en lui (2). » « Surtout revêtez-vous de la charité, qui est le lien de la perfection (3). »

Des théologiens se sont demandé si pour la perfection proprement dite, non pas celle des commençants ou des progressants, mais celle qui caractérise la voie unitive, il faut une *grande charité*, ou si elle peut être obtenue sans un degré élevé de cette vertu.

(1) Cf. S. Thomas, IIa IIae, q. 184, a. 1.
(2) I Joan., IV, 16.
(3) *Col.*, III, 14.

Quelques auteurs (1) ont prétendu qu'un haut degré de charité n'est pas nécessaire à la perfection proprement dite, parce que, selon le témoignage de saint Thomas, « la charité même à un degré inférieur peut vaincre toutes les tentations (2) ».

La majorité des théologiens répond au contraire que la perfection proprement dite ne s'obtient qu'après un long exercice des vertus acquises et infuses, exercice par lequel leur intensité s'accroît (3). Le parfait, avant d'arriver à l'état où il se trouve, a dû être un commençant, puis un progressant. Et chez lui, non seulement la charité *peut* vaincre bien des tentations, mais elle a triomphé *de fait* de beaucoup, et par là elle a notablement augmenté. On ne conçoit donc pas la perfection chrétienne proprement dite, celle de la voie unitive, sans une haute charité (4).

Si on lisait le contraire dans les œuvres d'un saint Jean de la Croix, par exemple, on croirait rêver, et l'on penserait qu'il y a eu là une erreur d'impression. Il paraît tout à fait certain que de même que pour l'âge adulte il faut une force physique supérieure à celle de l'enfance (bien que, accidentellement, certains adolescents particulièrement vigoureux soient plus forts que certains adultes), il faut aussi pour l'état des parfaits une charité plus haute que pour celui des commençants (bien que,

(1) Parmi eux il faut citer Suarez, *de Statu perfectionis*, l. I, c. 4, n° 11, 12, 20.

Cette opinion a été invoquée par quelques-uns de ceux qui ne veulent point admettre que la perfection chrétienne requiert une grande charité et les dons du Saint-Esprit à un degré proportionné, en d'autres termes que la *contemplation infuse*, qui procède de la foi vive éclairée par les dons, est dans la voie normale de la sainteté et comme le prélude normal de la vision béatifique.

(2) Cf. *III Sent.*, d. 31, q. 1, a. 3, et III^{a}, q. 62, a. 6, ad 3.

(3) Cf. S. Thomas, II^{a} II^{ae}, q. 24, a. 9.

(4) II^{a} II^{ae}, q. 184, a. 2.

accidentellement, certains saints à leurs débuts aient une charité plus grande que certains parfaits déjà avancés en âge).

L'enseignement commun des théologiens sur ce point paraît nettement fondé sur la prédication même du Sauveur, là surtout où il a parlé des béatitudes, en saint Matthieu (ch. v). Cette page de l'Évangile exprime admirablement toute l'élévation de la perfection chrétienne, à laquelle Jésus nous appelle tous. Le Sermon sur la Montagne est l'abrégé de la doctrine chrétienne, la promulgation solennelle de la Loi nouvelle, donnée pour parfaire la loi mosaïque et en corriger les interprétations abusives ; et les huit béatitudes énoncées au début sont l'abrégé de ce sermon. Elles condensent ainsi d'une façon admirable tout ce qui constitue l'idéal de la vie chrétienne et en montrent toute l'élévation.

La première parole de Jésus dans sa prédication est pour promettre le bonheur, et nous indiquer les moyens pour y parvenir. Pourquoi parler tout d'abord du bonheur ? Parce que tous les hommes désirent naturellement être heureux; c'est le but qu'ils poursuivent sans cesse, quoi qu'ils veuillent; mais bien souvent ils cherchent le bonheur où il n'est pas, là où ils ne trouveront que misère. Écoutons le Seigneur, qui nous dit où est le bonheur véritable et durable, où est *la fin* de notre vie, et qui nous donne *les moyens* pour y parvenir.

La fin est indiquée en chacune des huit béatitudes ; c'est, sous divers noms, la béatitude éternelle, dont les justes dès ici-bas peuvent goûter le prélude ; c'est le royaume des cieux, la terre promise, la parfaite consolation, le rassasiement de tous nos désirs légitimes et saints, la suprême miséricorde, la vue de Dieu, notre Père.

Les moyens sont à l'encontre de ce que nous disent les

maximes de la sagesse du monde, qui propose un tout autre but.

L'*ordre de ces huit béatitudes* est admirablement expliqué par saint Augustin et saint Thomas, c'est un *ordre ascendant*, inverse de celui du *Pater* qui descend de la considération de la gloire de Dieu à celle de nos besoins personnels et de notre pain quotidien. — Les trois premières béatitudes disent *le bonheur qui se trouve dans la fuite et la délivrance du péché*, dans la pauvreté acceptée par amour de Dieu, dans la douceur et dans les larmes de la contrition. — Les deux béatitudes suivantes sont celles de *la vie active* du chrétien : elles répondent à la soif de la justice et à la miséricorde exercée à l'égard du prochain. — Viennent ensuite celles de *la contemplation des mystères de Dieu* : la pureté du cœur qui dispose à voir Dieu, et la paix qui dérive de la vraie sagesse. — Enfin la dernière et la plus parfaite des béatitudes est celle qui réunit les précédentes au milieu même de *la persécution* subie pour la justice, ce sont les dernières épreuves, condition de la sainteté (1).

Suivons cet ordre ascendant, pour nous faire une juste idée de la perfection chrétienne, en évitant de l'amoindrir. Nous allons voir qu'elle dépasse les limites de l'ascèse, ou de l'exercice des vertus selon notre propre activité ou industrie, et qu'elle comporte l'exercice éminent des dons du Saint-Esprit, dont le *mode supra-humain*, lorsqu'il devient fréquent et manifeste, caractérise la vie mystique, ou de docilité à l'Esprit-Saint.

Saint Thomas, après saint Augustin, enseigne que les

(1) En saint Luc, VI, 20-22, sont mentionnées seulement quatre béatitudes; mais parmi elles se trouve la plus élevée, celle de ceux qui souffrent la persécution pour la justice ; elle vient après celle des pauvres, celle de ceux qui ont faim de justice et celle de ceux qui pleurent.

béatitudes sont des actes qui procèdent des dons du Saint-Esprit ou des vertus perfectionnées par les dons (1).

*
* *

Les béatitudes de la délivrance du péché

Elles correspondent à la voie purgative, qui est propre aux commençants, et dont ne doivent pas s'écarter les progressants et les parfaits.

Tandis que le monde dit : le bonheur est dans l'abondance des biens extérieurs, de la richesse, dans les honneurs, Notre-Seigneur dit, sans autre précaution, avec l'assurance calme de la vérité absolue : *bienheureux les pauvres en esprit, car le royaume des cieux est à eux.*

Chaque béatitude a bien des *degrés* : heureux ceux qui sont dans la pauvreté sans murmure, sans impatience, sans jalousie, même si le pain vient à manquer, et qui travaillent en mettant leur confiance en Dieu. Bienheureux ceux qui, plus fortunés, n'ont pourtant pas l'esprit des richesses, le faste, l'orgueil; mais sont détachés des biens de la terre. Plus heureux encore ceux qui quitteront tout pour suivre Jésus, se feront pauvres volontaires, et vivront vraiment selon l'esprit de cette vocation; ils recevront le centuple sur la terre et la vie éternelle.

Ces pauvres sont ceux qui, sous l'inspiration du *don de crainte*, suivent la voie d'abord étroite, qui devient la

(1) Ia IIae, q. 69, a. 1. Item *Commentum in Mattheum*, c. v, 3 : « Ista merita (beatitudinum) vel sunt *actus donorum*, vel *actus virtutum secundum quod perficiuntur a donis.* » A la suite de saint Augustin, saint Thomas indique dans ce Commentaire sur saint Matthieu (ch. v) quel don correspond à chaque béatitude. Il le fait aussi dans la *Somme Théologique*, là où il parle de chacun des sept dons en particulier. Nous résumerons ici cet enseignement.

voie royale du ciel, où l'âme se dilate de plus en plus, tandis que la voie large du monde conduit à la géhenne et à la perdition. Notre-Seigneur dit ailleurs : « Malheur à vous qui êtes rassasiés des biens de la terre, car vous aurez faim! (1) » Par contre, bienheureuse pauvreté, qui, comme le montre la vie de saint François d'Assise, ouvre le royaume de Dieu, infiniment supérieur à toutes les richesses, aux misérables richesses où le monde cherche le bonheur.

Bienheureux les pauvres, ou humbles de cœur, qui ne retiennent à eux ni les biens du corps, ni ceux de l'esprit, ni réputation, ni honneur, et qui ne cherchent que le royaume de Dieu.

*
* *

Tandis que le désir des richesses divise les hommes, engendre querelles, procès, violences, guerre même entre les nations, Jésus dit : *Bienheureux les doux, car ils posséderont la terre.* Bienheureux ceux qui ne s'irritent pas contre leurs frères, qui ne cherchent pas à se venger de leurs ennemis, à dominer les autres. « Si quelqu'un te frappe sur la joue droite, présente-lui encore l'autre » (Matth., v, 38).

Bienheureux les doux, qui ne jugent pas témérairement, qui ne voient pas dans le prochain un rival à supplanter, mais un frère à aider, un enfant du même Père céleste. C'est *le don de piété* qui nous inspire cette douceur avec l'affection toute filiale à l'égard de Dieu, notre Père commun.

Les doux ne s'attachent pas avec opiniâtreté à leur propre jugement; ils disent simplement : « cela est, cela n'est

(1) Luc, VI, 25.

pas », sans éprouver le besoin de jurer par le ciel pour la moindre chose (Matth., v, 27).

Pour être ainsi surnaturellement doux, même avec ceux qui sont aigres, il faut avoir une grande union avec Celui qui a dit : « Recevez ma doctrine, car je suis doux et humble de cœur », avec Celui qui n'a pas brisé le roseau à demi rompu, et qui n'a pas éteint la mèche qui fume encore. Le roseau à demi rompu, c'est parfois, dit Bossuet, le prochain en colère, brisé par sa propre colère; il ne faut pas achever de le rompre en se vengeant. Jésus a été comparé à l'agneau qui se laisse mener à la boucherie sans se plaindre.

La mansuétude dont il est ici question n'est pas la douceur qui ne heurte personne parce qu'elle a peur de tout, c'est une vertu qui suppose un grand amour de Dieu et du prochain, c'est, comme le dit saint François de Sales, la fleur de la charité. Elle double le prix du service rendu, et parvient à tout dire, à faire passer les conseils, même les reproches, car celui qui les reçoit sent qu'ils sont inspirés par un grand amour. Bienheureux les doux, car ils posséderont la terre, la vraie terre promise, et déjà ils possèdent saintement les cœurs qui se confient à eux.

*
* *

Tandis que le monde dit : le bonheur est dans les plaisirs, Jésus dit encore : « *Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés.* » Il est dit de même au mauvais riche : « Tu as reçu tes biens en ce monde, et Lazare le mendiant a reçu ses maux; c'est pourquoi il est consolé, et tu es dans les tourments » (Luc, xvi, 25).

Bienheureux ceux qui, comme le mendiant Lazare, souffrent avec patience, sans consolation du côté des hommes; leurs larmes sont vues de Dieu. Plus heureux

encore *ceux qui pleurent leurs péchés*, qui, par une inspiration du *don de science*, connaissent expérimentalement que le péché est le plus grand des maux, et qui, par leurs larmes, en obtiennent le pardon. Plus heureux enfin, dit sainte Catherine de Sienne (1), ceux qui pleurent d'amour à la vue de l'infinie miséricorde, de la bonté du Sauveur, de la tendresse du bon Pasteur, qui se sacrifie pour ses brebis. Ceux-là reçoivent dès ici-bas une consolation infiniment supérieure à celle que le monde peut donner.

Telles sont les béatitudes qui se trouvent dans la fuite et la délivrance du péché.

*
* *

Les béatitudes de la vie active du chrétien

Il est d'autres saintes joies que trouve le juste, lorsque, dégagé du mal, il se porte au bien de tout l'élan de son cœur.

L'homme d'action, qui se laisse emporter par l'orgueil, dit : bienheureux celui qui vit et agit comme il veut, n'est soumis à personne, et s'impose aux autres.

Jésus dit : *Bienheureux ceux qui ont faim et soif de justice, car ils seront rassasiés.* La justice, au grand sens du mot, consiste à rendre à Dieu ce qui lui est dû, et alors, pour l'amour de Dieu, on rend aussi à la créature ce qu'on lui doit, et le Seigneur, en récompense, se donne lui-même à nous. C'est l'ordre parfait, dans la parfaite obéissance, inspirée par l'amour qui dilate le cœur.

(1) *Dialogue*, ch. 89.

Bienheureux ceux qui désirent cette justice, jusqu'à en avoir *faim et soif*. Ils seront rassasiés en un sens, dès cette vie, en devenant plus justes et plus saints.

Bienheureuse soif que celle-là : « Que celui qui a soif vienne à moi et qu'il boive, et des fleuves d'eau vive couleront de sa poitrine (1). » Mais pour garder cette soif, lorsque l'enthousiasme sensible est tombé, pour garder cette faim de la justice, au milieu des contradictions, des entraves, des désillusions, il faut recevoir docilement les inspirations du *don de force* qui empêche de faiblir, de se laisser abattre, et qui relève notre courage au milieu des difficultés.

« Le Seigneur, dit saint Thomas, veut nous voir affamés de cette justice à n'en pouvoir être jamais rassasiés dans cette vie, comme l'avare n'est jamais rassasié d'or... » Ces âmes affamées « ne seront rassasiées que dans l'éternelle vision, dit-il encore, et sur cette terre dans les biens spirituels ». Il ajoute : « Quand les hommes sont en état de péché, ils n'éprouvent point cette faim spirituelle; quand ils sont purs de tout péché, alors ils la sentent (2). »

*
* *

Cette faim et cette soif de la justice ne doivent pas s'accompagner, dans l'action du chrétien, d'un zèle amer à l'égard des coupables. Aussi Jésus ajoute : *Bienheureux les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde*. En notre vie, comme en celle de Dieu, doivent

(1) Jean, VII, 38.

(2) S. Thomas, *in Matth.*, V, 6, dit : « Vult Dominus quod ita, anhelemus ad istam justitiam, quod numquam quasi satiemur in vita ista, sicut avarus numquam satiatur... *Saturabuntur* in aeterna visione... et in praesenti in bonis spiritualibus... — Quando homines sunt in peccato, non sentiunt famem spiritualem, sed quando dimittunt peccata, tunc sentiunt. »

s'unir la justice et la miséricorde. On ne saurait être parfait sans aller comme le bon Samaritain au secours de l'affligé, du malade. Le Seigneur rendra le centuple à ceux qui donnent un verre d'eau par amour pour lui, à ceux qui appellent à leur table les pauvres, les estropiés, les aveugles, dont il est parlé dans la parabole des invités. Le chrétien doit être heureux de donner, plus que de recevoir. Il doit pardonner, c'est-à-dire donner au-delà à ceux qui l'ont offensé; il doit oublier les injures, et avant d'offrir son présent sur l'autel, il doit aller se réconcilier avec son frère. Le *don de conseil* nous incline à la miséricorde, nous rend attentif aux souffrances d'autrui, nous fait trouver le vrai remède, le mot qui console et qui relève.

Si notre activité s'inspirait souvent de ces deux vertus de justice et miséricorde et des dons qui leur correspondent, notre âme trouverait dès ici-bas une sainte joie et se disposerait vraiment à entrer dans l'intimité de Dieu.

*
* *

Les béatitudes de la contemplation et de l'union a Dieu

Des philosophes ont pensé que le bonheur est dans la connaissance de la vérité, surtout de la vérité suprême. C'est ce qu'enseignèrent Platon et Aristote. Mais ils se préoccupaient assez peu de la pureté du cœur, et leur vie était sur plus d'un point en contradiction avec leur doctrine. Jésus nous dit : *Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu.* Il ne dit pas : bienheureux ceux qui ont reçu une puissante intelligence, qui ont le loisir et les moyens de la cultiver, non, mais : bienheu-

reux ceux qui ont *le cœur pur*, fussent-ils naturellement moins doués que beaucoup d'autres. S'ils ont le cœur pur, ils verront Dieu. Un cœur vraiment pur est comme l'eau limpide d'un lac où l'azur du ciel se réflète, ou comme un miroir spirituel où se reproduit l'image de Dieu.

Mais pour que le cœur soit vraiment pur, une généreuse mortification s'impose : « Si ton œil te scandalise, arrache-le; si ta main droite est pour toi une occasion de chute, coupe-la » (Matth., v, 29). Il faut particulièrement veiller à *la pureté d'intention*, ne pas faire l'aumône par ostentation, ne pas prier pour s'attirer l'estime des hommes, mais ne chercher que l'approbation du « Père qui est dans le secret ». Alors se réalise la parole du Maître : « Si ton œil est pur, tout ton corps sera dans la lumière » (Matth., vi, 22).

Dès ici-bas le chrétien en quelque sorte *verra Dieu* dans le prochain, même en des âmes qui d'abord semblent lui être opposées ; il le verra en un sens dans la sainte Écriture, dans la vie de l'Église, dans les circonstances de sa propre vie, et jusque dans les épreuves, où il trouvera les leçons de choses de la Providence comme une application pratique de l'Évangile. Or c'est là, sous l'inspiration du *don d'intelligence*, la véritable contemplation qui nous dispose à celle par laquelle, à proprement parler, *nous verrons Dieu* face à face, sa bonté et sa beauté infinie; alors tous nos désirs seront assouvis et nous serons comme enivrés d'un torrent de délices spirituelles.

*
* *

Dès ici-bas cette contemplation de Dieu doit être féconde; elle donne la paix, et une paix rayonnante, comme le dit la septième béatitude : *Bienheureux les pacifiques*,

car ils seront appelés les enfants de Dieu. Cette béatitude, disent saint Augustin et saint Thomas, correspond au *don de sagesse* qui nous fait goûter les mystères du salut, et voir en quelque sorte toutes les choses en Dieu. Les inspirations du Saint-Esprit, auxquelles ce don nous rend dociles, nous manifestent peu à peu l'ordre admirable du plan providentiel, là même et parfois là surtout où nous avons été d'abord déconcertés, dans les choses pénibles et imprévues permises par Dieu pour un bien supérieur. Or on ne saurait entrevoir ainsi les desseins de la Providence, qui dirige notre vie, sans éprouver la paix, qui est la tranquillité de l'ordre.

Pour ne pas se laisser troubler par les événements pénibles et inattendus, pour tout recevoir de la main de Dieu, comme un moyen ou une occasion d'aller à lui, il faut une grande docilité au Saint-Esprit, qui veut nous donner progressivement la contemplation des choses divines, condition de l'union à Dieu. C'est pour cela que nous avons reçu au baptême le don de sagesse, qui a grandi en nous par la confirmation et par la fréquente communion. Les inspirations du don de sagesse nous donnent une paix rayonnante, non seulement pour nous, mais pour le prochain; elles font de nous des *pacifiques*; elles nous aident à pacifier les âmes troublées, à aimer nos ennemis, à trouver les paroles de réconciliation qui font cesser les querelles. Cette paix, que le monde ne peut donner, est la marque des *vrais enfants de Dieu*, qui ne perdent pour ainsi dire jamais la pensée de leur Père du ciel. Saint Thomas dit même de ces béatitudes : « *sunt quaedam inchoatio imperfecta futurae beatitudinis*, elles sont comme le prélude de la béatitude future (1) ».

(1) Cf. Ia IIae, q. 69, a. 2.

*
* *

Enfin, dans la huitième béatitude, la plus parfaite de toutes, Notre-Seigneur montre que tout ce qu'il vient de dire est grandement confirmé par l'épreuve supportée avec amour : *Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, car le royaume des cieux est à eux.* Il s'agit surtout des dernières épreuves, conditions de la sainteté.

Cette parole surprenante n'avait jamais été entendue. Non seulement elle promet le bonheur futur, mais elle dit qu'on doit s'estimer heureux *au milieu même des afflictions* et *persécutions* souffertes pour la justice. Béatitude toute surnaturelle qui n'est pratiquement comprise que par les âmes éclairées de Dieu. Il y a du reste bien des degrés dans cette béatitude, depuis le bon chrétien qui commence à souffrir pour avoir bien fait, obéi, donné le bon exemple, jusqu'au martyr qui meurt pour la foi. Cette béatitude s'applique à ceux qui, convertis à une vie meilleure, ne trouvent qu'opposition dans leur milieu; elle s'applique aussi à l'apôtre dont l'action est entravée par ceux-là mêmes qu'il veut sauver, lorsqu'on ne lui pardonne pas d'avoir dit trop nettement la vérité évangélique. Des pays entiers endurent parfois cette persécution, telle la Vendée sous la Révolution française, à d'autres époques l'Arménie, la Pologne, le Mexique.

Cette béatitude est la plus parfaite parce qu'elle est celle de ceux qui sont le plus marqués à l'effigie de Jésus crucifié pour nous. Rester humble, doux, miséricordieux au milieu de la persécution, à l'égard même des persécuteurs, et, dans cette tourmente, non seulement conserver la paix, mais la donner aux autres, c'est vraiment la pleine perfection de la vie chrétienne. Elle se réalise

surtout dans les dernières épreuves que subissent les âmes parfaites que Dieu purifie en les faisant travailler au salut du prochain. Tous les saints n'ont pas été des martyrs, mais ils ont, à des degrés divers, *souffert persécution pour la justice*, et ils ont connu quelque chose de ce martyre du cœur qui a fait de Marie la Mère des douleurs.

Jésus insiste sur la récompense promise à ceux qui souffrent ainsi pour la justice : « *Heureux* serez-vous, lorsqu'on vous insultera, qu'on vous persécutera, et qu'on dira faussement toute sorte de mal contre vous à cause de moi. Réjouissez-vous et soyez dans l'allégresse, car votre récompense est grande dans les cieux. »

De cette parole est née dans l'âme des apôtres le désir du martyre, qui inspirait les sublimes paroles d'un saint André, d'un saint Ignace d'Antioche. C'est elle qui revit en un saint François d'Assise, en un saint Dominique, en un saint Benoît-Joseph Labre. C'est pourquoi ils ont été « *le sel de la terre* », « *la lumière du monde* », et leur maison bâtie, non pas sur le sable, mais sur le roc, a pu supporter toutes les tourmentes et n'a pas été renversée.

Et ces béatitudes, qui sont, comme le dit saint Thomas(1), les actes supérieurs des dons ou des vertus perfectionnées par les dons, dépassent la simple ascèse et sont d'ordre mystique. Ce qui conduit à dire que la *pleine* perfection de la vie chrétienne est normalement d'ordre mystique, c'est le prélude de la vie du ciel, où le chrétien sera « *parfait comme le Père céleste est parfait* », en le voyant comme Il se voit et en l'aimant comme Il s'aime.

Sainte Thérèse écrit : « Il faut, disent certains livres, *être indifférent au mal qu'on dit de nous, se réjouir même* plus que si l'on en disait du bien, on doit faire peu

(1) Ia IIae, q. 69, a. 2, et *in Matth.*, v, 1 sqq.

de cas de l'honneur, être très détaché de ses proches... et quantité d'autres choses du même genre. A mon avis *ce sont là de purs dons de Dieu, ces biens sont surnaturels* (1) », c'est-à-dire ils dépassent la simple ascèse ou l'exercice des vertus selon notre propre activité ou industrie, ce sont des fruits d'une grande docilité aux inspirations du Saint-Esprit. Elle dit encore : « Si l'on a de l'amour des honneurs et des biens temporels, on aura beau avoir pratiqué pendant bien des années l'oraison, ou, pour mieux dire, la méditation, on n'avancera jamais beaucoup; la parfaite oraison, au contraire, délivre de ces défauts (2). »

C'est dire que sans la parfaite oraison on n'arrivera pas à la pleine perfection de la vie chrétienne.

C'est ce que dit aussi l'auteur de l'*Imitation*, l. III, ch. xxv, sur la véritable paix : « Si vous parvenez à *un parfait mépris de vous-même*, vous jouirez d'une paix aussi profonde qu'il est possible en cette vie d'exil. » Et c'est pourquoi, dans le même livre de l'*Imitation*, l. III, ch. xxxi, le disciple demande *la grâce supérieure de la contemplation* : « J'ai besoin, Seigneur, d'une grâce plus grande, s'il me faut parvenir à cet état où nulle créature ne sera un lien pour moi... Il aspirait à cette liberté, celui qui disait : Qui me donnera des ailes comme à la colombe ? et je volerai et me reposerai (Ps. liv, 7)... Si l'on n'est entièrement dégagé de toute créature, on ne pourra librement appliquer son esprit aux choses divines. *Et c'est pourquoi l'on trouve peu de contemplatifs, parce que peu savent se séparer entièrement des créatures périssables.* Pour cela il faut une grâce puissante, qui soulève l'âme et la ravisse au-dessus d'elle-même. Tant que

(1) *Vie*, ch. xxxi ; *Obras*, t. I, p. 257.
(2) *Chemin de la perfection*, c. xii ; *Obras*, t. III, p. 61.

l'homme n'est pas ainsi élevé en esprit, dégagé des créatures et tout uni à Dieu, tout ce qu'il sait et tout ce qu'il a n'est pas d'un grand prix. » Ce chapitre de l'*Imitation* est à proprement parler d'ordre mystique, et il montre que c'est là seulement que se trouve la vraie perfection de l'amour de Dieu.

Sainte Catherine de Sienne parle de même dans son *Dialogue* (ch. 44 à 49). Et c'est, nous l'avons vu, l'enseignement même de Notre-Seigneur lorsqu'il nous prêche les béatitudes, telles surtout que les ont comprises saint Augustin (1) et saint Thomas, comme les actes élevés des dons du Saint-Esprit ou des vertus perfectionnés par les dons. C'est là vraiment le plein développement normal de l'organisme spirituel ou de « la grâce des vertus et des dons ».

fr. Rég. Garrigou-Lagrange, O. P.

(1) Cf. S. Augustin : *In Sermonem Domini in monte* (*Matth.*, v). — Item *De quantitate animae*, l. I, c. 33 ; *Confessiones*, IX, c. 10 ; *Soliloquia*, I, c. 1, 12, 13.

La Charité et la fraternité des peuples

Nous devons aimer notre famille et notre patrie en vertu de la grande loi de l'amour chrétien qui nous fait un devoir de consacrer le meilleur de notre affection à ceux que la Providence place le plus près de nous.

Allons-nous nous arrêter à cette limite, sous prétexte que la famille et la patrie comprennent tout, et qu'au-dessus d'elle il n'y a plus place pour rien, sinon pour une vague humanité anonyme, envers laquelle nous n'éprouvons nulle inclination? Non. Si doux que soit notre milieu familial et si chère que puisse être à nos cœurs la patrie dans laquelle nous sommes nés, et à laquelle nous tenons par tant de liens indestructibles, nul n'a le droit de négliger le reste du monde.

La simple raison nous l'interdit en nous montrant en tout homme un frère et en nous faisant considérer dans l'humanité entière un tout intimement lié, composé de parties intimement solidaires. Avant la venue de Notre-Seigneur, avant même la promulgation du code mosaïque, le commandement existait, inscrit dans notre conscience par l'auteur de la nature. Trop de traits semblables, d'affinités profondes, de liaisons organiques existent entre les hommes pour leur permettre de se désintéresser les uns des autres. Nous sommes placés, incommensurablement au-dessus des autres créatures terrestres, sur le

plan spirituel. Par notre intelligence, nous sommes conviés à remonter jusqu'à la connaissance de Dieu. Nous tendons vers le même bien : l'assouvissement de ce désir immense qui dort au fond de nos âmes, et qui ne cessera de nous inquiéter aussi longtemps que nous n'aurons pas trouvé notre repos en Dieu — *inquietum cor nostrum donec requiescat in te*. Nous éprouvons les mêmes sentiments, mêmes joies, mêmes peines, mêmes tiraillements intérieurs. Pour connaître autrui, il suffit de nous ausculter et de compter les pulsations de notre sang. La remarque est de M. Bergson : « C'est en notant ses propres faiblesses qu'on arrive à plaindre ou à mépriser l'homme (1). » Bref, nous sommes frères, par notre grandeur et notre misère, créés pour sympathiser.

Nous le sommes aussi pour nous aider. Car la vie humaine, qui est essentiellement sociale, requiert une large collaboration. Il est inutile d'insister sur l'action du milieu national. Il est bon d'observer combien cette action formatrice, dont nous portons si profondément l'empreinte, relève de la civilisation humaine en général.

A y regarder de près, le rôle de la patrie consiste, en première ligne, à mettre à notre portée un ensemble de sciences, d'inventions, de productions artistiques et littéraires, qui sont en définitive le résultat du travail convergent de tous les peuples civilisés. En nous faisant participer à cet héritage collectif, accumulé au cours des siècles et mis en circulation par de fréquents échanges, chaque nation y ajoute son caractère particulier. Elle n'en reste pas moins subordonnée à la civilisation générale. Et c'est au progrès de cette civilisation qu'elle con-

(1) H. Bergson, *Les deux sources de la morale et de la religion*, Paris, 1932, p. 4.

court, lorsque, éduquant l'homme pour la vie, elle lui assure « la ligne de départ d'où il s'élancera pour jouer dans le monde son rôle de personne humaine, qui se traduira par la trouvaille originale d'œuvres et d'institutions d'un degré plus haut de civilisation, dont bénéficiera la communauté tout entière (1) ».

Si l'amour universel des hommes avec lesquels nous sommes appelés à collaborer, dans l'unité de la nature humaine, suppose l'amour ardent de nos patries respectives, le patriotisme, de son côté, devra donc s'harmoniser avec une préoccupation constante de service international.

C'est ce qui explique la longue série d'efforts tentés au cours des siècles passés, et plus spécialement pendant ces vingt dernières années, pour substituer à l'humanité divisée contre elle-même une humanité amicalement unie, appliquée à résoudre pacifiquement les conflits, à réparer les injustices par voie d'arbitrage, à promouvoir une meilleure organisation de la société humaine en vue d'améliorer le sort de tous les peuples.

« Jamais peut-être, écrit le Souverain Pontife, les âmes n'ont éprouvé pareil besoin de cette fraternité, qui, en raison de la communauté d'origine et de l'identité de nature, nous unit si étroitement les uns aux autres; jamais autant que de nos jours on ne les a vus s'efforcer de l'affermir, pour la mettre au service du bien public et de la société. Les nombreux litiges qui intéressent la paix et la prospérité des peuples ne trouveront de solution que grâce à l'union et à l'action concordante de ceux qui, placés à la tête des États, sont chargés d'en diriger la politique et d'en favoriser les progrès... Poussée par

(1) Cf. J.-T. Delos, *La société internationale et les principes du droit public*, Paris, 1929, p. 93.

ce sentiment de fraternité universelle, la majorité du genre humain soupire après l'union de plus en plus intime de tous les peuples (1). »

Quand atteindrons-nous ces résultats?

Nul ne le sait. Un point toutefois est certain. Avant d'y parvenir, il faudra vaincre deux grands obstacles : l'indifférence pratique envers l'étranger et cette déformation du patriotisme — *corruptio optimi pessima* — que nous désignons sous le nom de « chauvinisme ».

Ces dispositions ne nous sont, hélas! que trop naturelles. Interrogeons-nous plutôt sur nos sentiments à l'égard des hommes que nous croisons dans les rues, dans les trains, voire dans les églises, partout enfin où des inconnus se rencontrent. Nous percevons leurs formes, leurs habits, leur voix. Mais songeons-nous que ces inconnus ont une âme immortelle, qu'ils éprouvent des sentiments semblables aux nôtres, qu'ils tendent confusément vers le même bonheur, à travers les vicissitudes dont nous faisons la quotidienne expérience? Et cependant ces inconnus ne sont pas des individus quelconques, mais nos concitoyens, des hommes appartenant à notre famille nationale. Que dire alors des étrangers, qui non seulement parlent une autre langue mais qui possèdent une sensibilité spéciale, voient toutes choses à leur point de vue, et ne professent peut-être qu'une médiocre estime pour les valeurs que nous situons au premier plan.

Ce qui arrive alors? L'indifférence se mue en mépris réciproque, sinon en irritation. Notre langage en période de crise en dirait long à ce propos. On sait ce que le mot « Béotien » finit par signifier à Athènes. Le P. Lagrange

(1) Encyclique *Mortalium animos* du 6 janvier 1928.

relève finement dans la réflexion de Nathanaël : *De Nazareth peut-il venir quelque chose de bon?* une épithète du même genre à l'égard des Nazaréens (1). Quand on ne réussit pas à comprendre certaines particularités de l'étranger, il ne reste plus, semble-t-il, qu'à s'en moquer. Au fond, le seul type humain qui nous soit spontanément sympathique, le seul qui ait à nos yeux valeur de civilisation, est celui qui nous est le plus familier. Aussi haut que permet de remonter l'histoire, nous voyons des nations entières verser dans ce redoutable travers au point de s'imaginer recevoir du ciel la mission sacrée de réduire les autres peuples en servitude. Rappelons-nous l'exemple de l'Égypte et de la Babylonie, et, plus près de nous, de la Grèce et de Rome. Toujours et partout l'orgueil collectif d'un empire ou d'une race nous apparaissent comme la cause principale du trouble profond qui n'a cessé de tourmenter l'humanité.

De là, explique Pie XI, dans l'encyclique *Ubi Arcano* de 1922, « la persistance des maux dont nous continuons à souffrir. Les vieilles haines ne sont point tombées encore; elles continuent de s'affirmer, ou sournoisement dans les intrigues de la politique comme dans les fluctuations du change, ou sur le terrain découvert de la presse quotidienne et périodique; elles ont même envahi des domaines qui de par leur nature sont fermés aux conflits aigus, tels que l'art et la littérature. Il en résulte que des inimitiés et des attaques réciproques entre États empêchent les peuples de respirer... De là comme une nécessité pour toutes les nations, dans la crainte toujours croissante de nouveaux conflits plus épouvantables, de vivre sur le pied de guerre, ce qui, outre l'épuisement du trésor public, amène l'affaiblissement physique de la

(1) *Évangile selon saint Jean*, Paris, 1925, p. 50.

race et la perturbation dans la culture intellectuelle comme dans la vie religieuse et morale (1). »

Ces lignes ont été écrites il y a treize ans. Depuis lors, nous ne nous sommes guère amendés. A preuve ces paroles prononcées par le Saint-Père au consistoire du 1er avril 1935 : « Quand nous tournons nos regards vers cette crise effrayante, économique, politique et surtout morale qui tourmente l'humanité, quand nous considérons les conséquences encore plus funestes, que l'on redoute pour l'avenir, nous avons des raisons de nous attrister profondément. Alors que les dommages de la dernière guerre ne sont pas encore réparés, voici que de nouveau l'horizon s'assombrit de nuages obscurs, qu'il est traversé de lueurs sinistres et que les âmes en sont toutes suspendues et anxieuses. »

Encore une fois, nous voici en face de la perpétuelle contradiction qui n'a cessé de mettre le monde à sang et à feu. D'une part, une communauté humaine, fraternelle, destinée à améliorer progressivement ses conditions d'existence; de l'autre, cette mutuelle défiance qui nous contraint à fortifier nos frontières et à alourdir nos charges budgétaires, tandis que notre puissance d'achat se raréfie, que nos usines se ferment ou marchent au ralenti, et que le chômage peuple le pays de malheureux.

Qui nous délivrera de ces tiraillements mortels?

Aucune puissance au monde, sinon la charité, en amplifiant à l'infini nos raisons de nous tenir unis. D'accord avec le mouvement spontané de notre bon cœur, la simple raison naturelle nous invitait à voir en tout homme un frère, parce que nous avons tous un même Père et que tous nous participons à la même nature.

(1) Encyclique *Ubi Arcano* du 23 décembre 1922.

Lorsque, à son tour, la charité se prononce, elle nous montre le genre humain ramassé dans le Christ, qui nous a racheté et qui nous appelle tous à la vie surnaturelle. La société des hommes, nous dit-elle, n'est pas qu'un beau rêve, réalisable peut-être dans un avenir lointain; c'est une réalité présente, qu'il s'agit de reconnaître pratiquement.

On objecte que ces sentiments de fraternité chrétienne universelle risquent de dissiper l'amour que nous devons à nos patries respectives, dans un humanitarisme douteux. Nous serions ainsi destinés à osciller perpétuellement entre ces deux pôles : le nationalisme aux préventions et aux exigences anti-internationales, et l'internationalisme anti-national.

Cette façon de résoudre un problème complexe, par suppression de l'un des termes qu'il s'agirait de concilier, est le fait d'une idéologie simpliste, qu'il est facile (en raison même de sa simplicité excessive) de vulgariser dans le grand public.

La charité, qui tient compte de toutes les distinctions légitimes, pour les harmoniser dans un point de vue supérieur, répugne à de telles simplifications. Si notre nationalité représente une extension de nos parents, un « milieu générateur » indispensable, le moyen providentiel de pourvoir à notre éducation humaine, comment serait-il possible de vouloir sincèrement le bien de nos semblables sans désirer que leurs familles nationales se maintiennent saines, fortes et prospères? Les motifs qui nous obligent à aimer notre Nation régleront donc nécessairement notre attitude vis-à-vis des nationalités

(1) Cf. J.-T. Delos, *op. cit.*, p. 28.

étrangères. Nous devrons les aimer, au même titre que nos semblables, pour l'amour de Dieu. L'enseignement pontifical est formel à ce sujet : « Il n'y a pas deux lois de charité, envers les particuliers et envers les nations, mais il n'y en a qu'une seule (1). »

Par conséquent, tout ce que la charité nous prescrit en fait d'estime du prochain, de compréhension sympathique, de tolérance, tout ce qui concourt à nous faire une âme « ouverte », tout cela, dans la mesure où le permet la prudence, nous sommes tenus de le mettre en œuvre de peuple à peuple, comme de particulier à particulier.

D'ailleurs aucune nation n'a le privilège de réaliser à elle seule la totalité de perfection dont la nature humaine, de soi, est capable. Les caractères nationaux sont appelés à se compléter par leur diversité. Dédaigner l'apport civilisateur qui leur est propre, dans le sentiment vaniteux de notre excellence, serait faire preuve d'une courte sagesse. En rendant impossible les échanges dont nous devrions profiter, cette suffisance, hautaine et puérile, nous priverait des enrichissements les plus précieux. Quelle sagesse au contraire ce serait de savoir prêter l'oreille aux communications des autres parties du monde. Les conversations de peuple à peuple ne tarderaient pas à prendre un ton de cordialité inaccoutumé. L'estime suivrait. Et, avec l'estime, une bienveillance réelle — *in caritate non ficta*, se traduisant par une volonté sincère de collaboration dans tous les domaines.

A fortiori, la charité internationale exigera-t-elle que nous fassions trêve à nos inimitiés et que nous empê-

(1) Pie XI, Lettre autographe à Mgr Signori, archevêque de Gênes, à l'occasion de la Conférence internationale de la Paix, 7 avril 1922.

chions nos ressentiments ou nos appréhensions de s'exacerber pour des riens. On connaît la manie à laquelle sont sujettes certaines personnes mal tournées de colporter avec un malin plaisir les bruits susceptibles de troubler les bonnes relations entre les hommes. Ce vilain travers, classique en théologie morale, a reçu le nom significatif de « susurration ». Saint François de Sales n'avait pas de termes trop sévères pour le flétrir. Par malheur, ce qui se fait ainsi, en *catimini*, dans la vie privée, empoisonne librement nos mœurs internationales. Il semblerait que le patriotisme s'attiédirait s'il cessait de se montrer ridiculement susceptible et toujours prêt à envenimer les moindres différends d'outre-frontière.

Nous nous devons de neutraliser cette mauvaise amertume et de ne point souffrir que, sous le couvert d'une vertu chrétienne, on ne vienne à trouver normales des dispositions aussi opposées à l'esprit évangélique. En ce sens, Benoît XV exhortait naguère les écrivains catholiques à « s'abstenir non seulement d'accusations vaines et injustifiées, mais même de toute violence et dureté, procédés qui violent la loi chrétienne et risquent de rouvrir des plaies mal fermées (1) ».

Ce n'est pas dire qu'il faille faire table rase des leçons de l'histoire ou de nos propres expériences. La charité, qui nous ordonne d'aimer tous nos frères et toutes les nations sans exception, n'exige point de nous une profession de foi béate en la bonté universelle ni que nous laissions nos portes grandes ouvertes, pour le bon motif qu'il n'est permis de soupçonner personne. Il y a là, on le sent bien, une question de juste mesure.

Au point de tension où les relations internationales se

(1) 23 mai 1920.

trouvent, le moment serait assurément mal choisi pour transformer nos armes, suivant la parole du prophète Isaïe, en instruments de culture pacifique. Mais ce n'est pas une raison, parce que les peuples n'ont pas encore renoncé à diminuer leurs forces, pour assurer leur sécurité, de ne rien faire en vue de pénétrer la vie internationale d'esprit authentiquement chrétien.

La question qui se pose devant nos consciences n'est pas tant de savoir ce que le monde est actuellement, mais ce qu'il est appelé à devenir et dans quelle direction nous devons tendre nos efforts pour hâter l'avènement de temps meilleurs.

Sur ce point, notre consigne est nette.

Jour par jour, nous aurons à purifier l'atmosphère dans laquelle nous vivons, à multiplier les liens amicaux et les points de contact, à soutenir, ne fût-ce que de notre sympathie (au lieu de les critiquer systématiquement et d'applaudir à leurs échecs), les organismes de coopération actuellement existants et les efforts de conciliation partout où ils se poursuivent.

Que ce soit là une œuvre de très longue durée, soit. Nous n'en saluerons jamais le plein accomplissement. *Autres ceux qui sèment, et autres ceux qui récoltent.* Ce que nos yeux verront? A quoi bon nous le demander. Pourvu que le règne de Dieu s'affermisse en ce monde, et que nous comptions parmi les bons ouvriers auxquels s'applique la Béatitude du Seigneur : *Bienheureux les pacifiques, parce qu'ils seront appelés fils de Dieu.*

fr. François Braun, O. P.

La vertu de religion [1]

Il appartient aux trois vertus théologales de créer un commerce spirituel entre notre âme et Dieu, de nous unir à Dieu. C'est là toute leur fonction, et, d'une certaine manière, leur privilège. Par elles nous avons prise sur Dieu pour le connaître, l'aimer et appuyer notre faiblesse à sa Toute-Puissance. Mais au-dessous d'elles nous possédons tout un monde d'autres vertus, dérivées comme elles de la grâce sanctifiante et qui ont pour objet et pour but de conduire et de diviniser notre vie humaine propre : les vertus morales surnaturelles. Par elles-mêmes ces vertus ne sont pas un principe de liaison avec Dieu. Elles ont pour matière le train de notre activité humaine où il s'agit d'introduire une discipline conforme aux vertus théologales et qui nous rapproche de Dieu, mais elles ne nous rattachent pas directement à Dieu. Il faut faire néanmoins exception pour la plus haute de ces vertus morales, la vertu de religion. Sans être une force, un organe de commerce, d'union avec Dieu lui-même, elle a, et elle seule de toutes les vertus morales, une relation à Dieu. Elle nous tient occupés de Dieu ; elle nous consacre à Dieu. Ce faisant, au-dessous des vertus théologales, sous

(1) *Cet article ouvre une série d'études tirées d'œuvres inédites du regretté Père Lemonnyer, sur les actes de la vertu de religion et son rôle dans notre vie.*

leur impulsion, en accord et en collaboration avec elles, elle réalise sans cesse, toujours plus étroite et toujours plus parfaite, cette attache à Dieu qui nous détache de nous-mêmes. Car on ne se détache pas de soi pour tomber dans le vide et le néant, mais pour s'attacher à Dieu; on se détache de soi en s'attachant à Dieu.

Comment la vertu de religion nous met-elle ainsi en relation avec Dieu? En nous inclinant à lui rendre nos devoirs de justice.

Les vertus morales surnaturelles se répartissant en quatre groupes, sous la présidence de ce qu'on appelle les vertus cardinales, prudence, justice, force et tempérance, le groupe de la justice ordonne nos relations avec autrui, nous met en état de nous conduire à son égard comme il sied à des enfants de Dieu. Il nous dispose et nous incline surnaturellement à rendre à chacune des personnes avec qui nous vivons, avec qui nous avons des relations à entretenir, ce qu'elles ont droit d'attendre de nous, et à respecter ce qu'elles possèdent, tous leurs biens matériels, moraux et spirituels. La vertu cardinale de justice fait elle-même le plus gros de cette besogne. Mais il se trouve que, parmi ces personnes avec qui nous avons à entrer en relations à toute occasion, à qui nous devons rendre leur dû, certaines font figure de créanciers privilégiés, de créanciers majeurs : elles ont sur nous une créance illimitée que nous n'arrivons jamais à payer. C'est, en premier, Dieu; ce sont, en second, nos parents et tous ceux qui participent à cette qualité de parents, tous ceux qui dans la société font figure de générateurs; ce sont, enfin, nos bienfaiteurs.

Le premier de ces créanciers privilégiés est Dieu, de qui nous avons tout reçu, à qui nous devons tout. Notre

dette envers lui est infinie, et pour nous bien disposer à la lui payer la vertu cardinale de justice ne suffit pas. Dieu a donc voulu que se répande avec elle dans notre volonté une vertu annexe, forme particulière, spécialisée, renforcée de la vertu générale de justice, capable de nous incliner à lui rendre à lui-même tout ce que nous lui devons. Cette vertu surnaturelle particulière est la religion. Elle existe en toute âme en état de grâce. Elle y existe comme une réalité très positive, comme une force, une énergie spirituelle, comme la source vive des actes par où nous pouvons rendre à Dieu nos devoirs de justice.

Cette vertu considère Dieu en sa qualité de notre Auteur, et diffère en cela de la charité. Toutes deux regardent le même Dieu, mais point en la même qualité : la charité a devant elle le Dieu-Ami ; la religion a devant elle le Dieu-Auteur, Créateur selon la nature et Père selon la grâce, Auteur-Créateur de notre être naturel, Auteur-Père de notre être de grâce, qui est une participation de sa vie divine. Dieu notre Auteur, c'est ici le terme le plus exact, la vraie représentation de ce qu'est Dieu pour la vertu de religion, et le mot Père lui-même n'évoque pas pour elle un amour et une tendresse, mais une autorité et des droits.

Nous attachant à cette qualité d'Auteur-Créateur et d'Auteur-Père que possède Dieu et voulant analyser ce qu'elle recouvre, nous nous trouvons en présence premièrement de toute la majesté divine. Pour être Auteur, Auteur universel et unique comme Dieu l'est, il faut être parfait, avoir la plénitude de toute perfection, être supérieur à qui que ce soit et à tout. Si Dieu est notre Auteur et l'Auteur de tout ce qui existe, c'est que son excellence possède une perfection unique, infinie. Cette majesté de la nature divine qu'à la lumière de la foi nous découvrons

ainsi en Dieu notre Auteur, peut-être en avons-nous perdu le sens dans notre monde égalitaire où nous avons tant de peine à reconnaître une supériorité, où par suite le respect devient une rareté, et il ne semble pas inopportun de renouveler ce sens dans nos âmes. La vertu de religion nous tient en face de la majesté divine les yeux ouverts et le cœur prêt à s'émouvoir. Elle nous aide à l'apprécier comme elle le mérite, et met en nous, non pas une fois par hasard, en passant, mais de façon permanente, cette infinie révérence qui lui est due. Dès qu'elle commence à s'exercer, à se remuer en notre volonté, elle y répand ce respect; il est le premier mouvement qu'elle y suscite, qu'elle doit y susciter. Nous sommes si facilement désinvoltes, familiers, sans gêne vis-à-vis de Dieu, sauf aux rares heures, aux rares moments où nous avons peur de lui. Mais la révérence n'est pas la peur. Nous n'avons pas à avoir peur de Dieu. La révérence est un mouvement bien plus pur, bien plus relevé. Jamais nous n'en mettons assez ni d'assez grande dans nos rapports avec Dieu. Que, dans la mesure du possible, la religion en soit en nous une effective source, jaillissante et vive, et qu'elle nous tienne intérieurement prosternés devant Dieu, non pas seulement quand nous sommes à l'église, en présence du Christ eucharistique, mais toujours.

Quand nous disons de Dieu qu'il est notre Auteur, nous affirmons en second lieu son absolue souveraineté sur nous. Nous ayant créés selon la nature et engendrés selon la grâce, il a sur nous tout pouvoir, son autorité à notre endroit est sans limite. Il est notre Seigneur et notre souverain Maître, que nous le voulions ou non, que nous y pensions ou non,... notre souverain Maître! La vertu de religion nous tient donc, les yeux de la foi bien ouverts et attentive elle-même, en présence de la souveraineté de Dieu, et, selon toute son énergie, selon toute

son activité, elle travaille à nous y soumettre. C'est la seconde disposition en laquelle elle se manifeste psychologiquement. Source surnaturelle et divine mise par la grâce en notre volonté, elle veut et doit jaillir en dépendance sans réserve vis-à-vis de la souveraineté de Dieu, comme en révérence sans limite vis-à-vis de sa majesté. L'âme religieuse est une âme révérente et une âme soumise. Et si, comme nous en faisions tout à l'heure la remarque, le respect est une attitude difficile à l'âme contemporaine, combien plus la dépendance. On ne reconnaît plus de supériorité, on reconnaît moins encore l'autorité, et celle de Dieu n'échappe pas à la loi commune. L'âme religieuse, au contraire, est toute pénétrée de cette révérence, de cette soumission, et devant elle se dressent, sans cesse renforcées, la majesté de Dieu et sa souveraine autorité.

La vertu de religion est une vertu active, qui entend diriger, pénétrer de son influence nos actions humaines. Sans doute, elle prétend tout d'abord façonner nos âmes : c'est la condition de tout le reste. Mais elle prétend aussi s'exercer au dehors. Elle nous invite, elle nous amène à témoigner en toute occasion la révérence et la soumission intérieures dont elle est la source. Elle les fait passer dans notre vie quotidienne et compose de leurs manifestations extérieures un commerce saisissable avec Dieu. Cette expression, cette manifestation extérieure de notre révérence s'appelle le culte; cette expression extérieure de notre soumission s'appelle le service de Dieu. La vertu de religion nous fait rendre à Dieu un culte, le servir, et témoigner par là dans notre vie quotidienne de notre respect et de notre dépendance intérieurs à son égard. Elle est le principe actif, agissant, vivant qui nous y

porte. Son objet, sa matière, c'est ce culte et ce service eux-mêmes; elle nous relie à Dieu non pas comme la charité, par une saisie directe, mais en tant qu'il est le bénéficiaire des actes humains qui constituent son culte et son service. A l'exercer ainsi, des âmes peuvent se consacrer tout entières, embrassant pour cela l'état « religieux ».

Telle est, de la vertu de religion, la vraie nature et la grandeur.

fr. A. Lemonnyer, O. P.

Le destin des maîtres mystiques

Amis et adversaires

On connaît le conseil donné par Denys à son disciple : « Pour toi, mon bien-aimé Timothée, exerce-toi sans cesse aux contemplations mystiques. » Mais ce conseil, Denys recommande à Timothée de ne pas le communiquer à ceux qui ne sont pas mystiques. « Veille, lui dit-il, à ce que ceci ne soit pas entendu par les non-initiés, qui pensent pouvoir connaître Dieu par leur propre science » (*Théol. myst.*, II). Dans la *Hiérarchie céleste*, il fait la même recommandation :

> Pour toi, mon fils, selon la loi sacrée de notre tradition hiérarchique, reçois les paroles saintes, divinisé toi-même par cette initiation aux choses divines. Cache au fond de ton cœur les mystères de cette doctrine d'unité et ne les livre pas aux profanations de la multitude, car, comme disent les oracles, il ne faut pas jeter aux pourceaux l'éclat si pur et la beauté splendide des perles spirituelles (*Hiér. cél.*, II. Cf. *Hiér. eccl.*, I. I, et *Noms divins*, III, 3).

Ce que dit ici Denys, d'autres écrivains mystiques l'avaient dit avant lui. Evagre du Pont, peut-être de tous les Pères du désert celui dont les écrits sont le plus remarquables, exalte beaucoup, comme l'avait fait Clé-

ment d'Alexandrie, la gnose ou la connaissance parfaite qu'obtiennent les chrétiens plus fidèles. Or chez lui, nous dit le P. Viller, « la gnose apparaît, à certains traits, comme le privilège d'une classe d'initiés. Evagre use de réticences pour ne pas dévoiler à tous ce qui ne doit être révélé qu'au petit nombre, et il dit comme Clément : Il nous faut répondre parfois que nous ne savons pas, parce que ceux qui nous interrogent ne sont pas dignes de l'entendre » (*La spiritualité des premiers siècles*, p. 58).

D'autres maîtres déclarent aussi qu'il ne faut pas enseigner à tous les hautes pratiques qui ne conviennent qu'aux âmes avancées. Cassien remarque que l'abbé Moyse, le premier des solitaires auxquels il demanda des conseils pour sa vie spirituelle,

> refusait d'ouvrir la porte de la perfection à ceux qui ne se présentaient pas avec un désir sincère et une grande humilité de cœur; il lui semblait que c'était trahir et profaner la vérité que de l'exposer à ceux qui ne la désiraient pas avec ardeur et qui la recevaient sans estime et sans amour (*Conf.*, I. I).

Voyant les grands désirs de Cassien et de Germain, son compagnon, le saint abbé consentit à les instruire. Il leur rappela que Notre-Seigneur nous montre, comme étant le principal des biens auxquels nous devons aspirer, la contemplation divine. « Notre principal effort, dit-il, la pensée fixe de notre cœur doit être de nous occuper sans cesse de Dieu et des choses divines. » Et il leur enseigna que l'on arrive à cette perfection par la pureté du cœur, par la lutte contre les pensées inutiles, par le renoncement à tous les désirs déréglés.

> Il faut à chaque heure, à chaque instant, labourer la terre de notre cœur avec la charrue de l'Évangile, avec le souvenir continuel de la croix de Jésus-Christ, pour découvrir la retraite des bêtes dangereuses et détruire les trous des serpents, dont le poison est mortel (*Conf.*, I). Il faut enfin s'appliquer à pratiquer toutes les vertus en suivant les règles de la discrétion (*Conf.*, II).

Telle fut la très haute doctrine que donna l'abbé Moyse et qu'il ne donnait qu'aux âmes capables de la comprendre.

Dans la dixième Conférence, Cassien rapporte les questions posées par son compagnon Germain, à l'abbé Isaac, sur la manière de pratiquer la prière parfaite et continuelle que ce saint abbé leur avait décrite.

L'âme, avait-il dit, s'élève dans la prière selon le degré de sa pureté... Ceux-là seulement contemplent la Divinité d'un œil très pur, qui s'éloignent des œuvres et des pensées basses et terrestres pour monter avec Dieu sur la montagne élevée de la solitude, où, libres du tumulte des passions et affranchis de tous les vices, ils contemplent, à la clarté de leur foi et du haut de leur vertu, la gloire et la beauté de son visage, que méritent de voir ceux qui ont le cœur pur... Ainsi nous jouissons dès cette vie, à un certain degré, de cette béatitude promise aux saints dans le ciel... Cela se fera lorsque tout ce que nous aimerons, tout ce que nous désirerons, étudierons, penserons, verrons, dirons, espérerons, sera Dieu et Dieu seul... En demeurant ainsi unis à lui, Dieu sera notre espérance, notre pensée, notre parole... C'est là le but que doit se proposer un religieux, c'est vers cette image de la béatitude éternelle qu'il doit tendre.

Germain ayant insisté, Isaac lui dit :

La demande si précise et si spirituelle que vous me faites est une preuve que vous n'êtes pas éloignés de cette pureté ; personne ne pourrait... en exposer les difficultés sans avoir fait beaucoup d'efforts pour les pénétrer. Il faut avoir longtemps vécu saintement et acquis de l'expérience pour désirer ainsi cette pureté... Je ne crains donc pas d'encourir le reproche d'indiscrétion ou de légèreté en vous exposant ce que je vous avais caché dans ma dernière conférence, sur la perfection de la prière.

Alors, il leur donna comme un secret que nous ne disons, déclara-t-il, qu'au petit nombre de per-

sonnes qui le désirent avec ardeur, ce principe qu'il faut constamment, dans le travail, dans la récitation des psaumes, dans les tentations, en un mot dans tous les détails de la vie, se tenir dans une attitude de prière et de demande, ne cessant pas de dire : *Deus, in adjutorium meum intende ; Domine, ad adjuvandum me festina.*

De nos jours, comme au V^e^ siècle, le plus grand nombre des chrétiens n'ont pas ces ardents désirs que manifestaient Cassien et son ami ; aujourd'hui comme alors, la plupart ne sont pas disposés à comprendre, à goûter, à mettre en pratique la doctrine de l'abbé Isaac.

Ne faut-il pas voir la même préoccupation de ne pas livrer une doctrine trop élevée, la doctrine de la vie parfaite, à qui ne peut la saisir, dans certaines paroles de saint Grégoire le Grand :

Celui qui enseigne doit veiller à ne pas dire plus que les auditeurs ne peuvent comprendre ; il doit, par égard pour la faiblesse de ceux qui l'entendent, descendre à leur niveau ; car il ne faut pas qu'il dise à de petites âmes des choses élevées, qui ne leur seraient pas utiles, cherchant plutôt à faire montre de sa science qu'à faire du bien (*Moral.*, l. 20, c. 2, l. V ; P.L., t. 76, c. 137).

Le prédicateur, dit-il ailleurs, ne doit pas servir à ses auditeurs ce qui est au-dessus de leur portée, pour ne pas rompre la corde du cœur en la tendant plus qu'elle ne peut le supporter. Les choses élevées doivent être cachées au grand nombre et n'être dévoilées qu'à quelques-uns. (*Reg. Past.*, c. XXXIX, P.L., t. 77, c. 124).

Le saint Pontife fait la même remarque dans une lettre adressée aux patriarches de l'Orient, où il dit que le pasteur doit être très élevé en contemplation, mais il doit, par compassion pour le prochain, se mettre à la portée des faibles, évitant aussi bien de se tenir dans les hauteurs en méprisant les petits, que de s'abaisser au niveau des moindres, au point de ne plus aspirer à ce qui est élevé (Ep. 25, P. L., t. 77, c. 473).

∴

Dépassant, hélas! la portée d'un grand nombre, la doctrine de la perfection a trouvé plus d'une fois des contradicteurs parmi ceux qui ne pouvaient ni la comprendre ni la goûter.

Dans les dernières années du XIII^e^ siècle, un chartreux, Guigues du Pont, composait un livre mystique : *De Contemplatione*. Il fait bien comprendre que les doctrines mystiques de son temps avaient d'ardents adversaires. Dès le début du livre, en effet, il parle

> des envieux qui ne peuvent souffrir chez les autres un bien qu'ils n'ont pas, qu'ils ne veulent pas sérieusement acquérir, et qu'ils s'efforcent, hélas! de dénigrer par leurs critiques mordantes. Il flétrit durement toutes les formes de cette envie : l'attaque ouverte, le silence calculé, la louange perfide de quelques détails au détriment des mérites essentiels, les démarches pour détourner les hommes d'une spiritualité plus élevée; bref, les mille industries imaginées par ces détracteurs abhorrés de Dieu, que saint Jean appelle des chiens, pour décourager les efforts des bons et éloigner du cœur des autres ceux qu'ils jalousent (R. P. Grausem, S. J., *Revue asc. et myst.*, 1929, p. 288).

Un auteur qui semble fort préoccupé de ne pas exciter la contradiction de ceux qui ne saisissent pas la doctrine mystique est l'auteur anonyme du *Nuage de l'inconnaissance*, qui vivait en Angleterre au XIV^e^ siècle. Il dit à son lecteur :

> Autant que tu le peux volontairement et délibérément, ne lis pas ce livre, ne le copie pas, n'en parle pas, ne permets pas qu'il soit lu ou copié, ni qu'on en parle, si tu n'as affaire à une personne qui veuille sincèrement et de toute son âme devenir un parfait disciple du Christ. Encore faut-il qu'elle se propose de le suivre, non pas seulement dans la vie active, mais dans le plus haut degré de vie contemplative auquel la grâce peut mener ici-bas une

âme habitant un corps mortel. Autrement dit, il faut qu'elle fasse tout ce qui est en son pouvoir pour arriver à ce but, et que, d'autre part, tu aies lieu de croire qu'un exercice assidu des vertus de la vie active la prépare depuis longtemps à la vie contemplative. Sinon, mon livre ne lui convient absolument pas (Prologue, traduction Naetinger).

L'auteur dit encore plus loin :

Pour ce qui est des bavards, des flatteurs et des médisants, des semeurs de rapports, des colporteurs d'histoires, de tous les vilains, en un mot, je ne me soucie pas qu'ils voient ce livre, car ce n'est pas pour eux qu'il est écrit... Il en est de même des personnes à l'esprit inquiet, qu'elles soient savantes ou non, qu'elles excellent même dans la vie active, peu importe : ce livre n'est pas pour elles (ch. LIV).

L'auteur avait raison de se montrer aussi exclusif : il avait constaté que beaucoup ne comprenaient pas et n'acceptaient pas sa doctrine. Il recommandait de s'unir à Dieu par un simple regard fixé sur lui (*Traité de la direction intime*, ch. I), et de demeurer ainsi dans une adoration amoureuse (ch. VII); mais en remarquant bien qu'il faut pour cela l'appel de Dieu, car alors « c'est Dieu, dit-il, qui est celui qui te met en mouvement; il reste l'agent principal... Pour toi, tu ne peux que consentir et être passif » (*Ibid.*). Pour se livrer à cette union mystique, point n'est besoin d'être fort savant.

Ce procédé est à la portée du plus ignorant. Aussi je m'étonne, je pleure et je souris quand me reviennent les réflexions de certaines personnes, non des ignorantes, mais des savantes et instruites. A les entendre, mes écrits sont si élevés et si durs à lire, si extraordinaires, si étranges, qu'à peine peuvent-ils être saisis par les gens les plus instruits et les plus intelligents (*Ibid.*, ch. I[er]).

*
* *

Vers le milieu du XVI[e] siècle, Louis de Blois, qui avait écrit des livres mystiques excellents, les vit fort critiqués. Dans une de ses lettres il explique cette opposition par le fait que ses contradicteurs ignoraient ce qu'est le recueillement intérieur et les grâces mystiques, n'en ayant eux-mêmes aucune expérience.

Quelques années plus tard, en Espagne, commença cette guerre faite aux mystiques, dont l'histoire est maintenant connue. Melchior Cano fut le plus ardent des assaillants. L'Inquisition espagnole condamna des livres excellents, ceux de Grenade, de Denys le Chartreux, les Institutions de Tauler, qui sont un résumé de la doctrine de cet auteur fait par saint Canisius, etc. Elle alla même jusqu'à prohiber les traductions de l'Écriture Sainte.

Comme il y avait eu à cette époque, en Espagne, une secte d'Illuminés qu'il avait fallu réprimer, ceux qui n'aimaient pas la mystique et ne la comprenaient pas, ne savaient pas faire la distinction et prenaient la mystique pour de l'illuminisme; ils allaient jusqu'à détourner de la pratique de l'oraison.

> Souvent on vient nous dire, écrit sainte Thérèse : Cette voie est dangereuse; une telle s'y est perdue; celui-ci s'y est égaré; cet autre, qui priait si longuement, est tombé; par là on fait tort à la vertu; cela ne convient pas aux femmes, si sujettes à l'illusion; elles feraient bien mieux de filer, qu'ont-elles à faire de tous ces raffinements? Le *Pater Noster* et l'*Ave Maria*, voilà qui leur suffit.

La sainte proteste contre de si funestes conseils.

> Ne faites aucun cas, dit-elle, ni des craintes qu'on voudra vous inspirer, ni des périls dont on vous fera la peinture... Lorsque vous marchez par un chemin royal (le chemin de la prière mentale), par un chemin sûr, où notre Roi a passé le premier, où tous ses élus et ses saints ont

marché après lui, on se plaît à vous le représenter comme plein de périls et à vous effrayer par des terreurs sans nombre... Mes filles, bon gré mal gré, nous marchons tous, bien qu'en différentes manières, vers la fontaine dont nous parlons. (Elle a dépeint la contemplation mystique comme une fontaine dont les eaux purifient, rafraîchissent, désaltèrent.) Mais, croyez-moi, il n'y a pour y arriver d'autre chemin que l'oraison, et si l'on vous en indique un autre, on vous trompe... Si quelqu'un vient vous déclarer qu'il y a danger, regardez-le comme dangereux lui-même et fuyez son commerce (*Chemin de la perfection*, ch. XXI).

Et plus loin, au moment où elle va expliquer ce qu'est l'oraison mystique, elle dit encore :

Vous qui êtes les ennemis des contemplatifs, ne pensez pas pouvoir éviter de le devenir vous-mêmes, si vous récitez vos prières vocales comme il faut, et si vous gardez votre conscience pure. Je vais donc, malgré tout, aborder le sujet. Ceux qui ne voudront pas l'entendre n'auront qu'à passer plus loin (ch. XXX).

Elle décrit donc, dans le chapitre suivant, l'oraison de quiétude. Or, quand, après sa mort, on publia pour la première fois le *Chemin de la Perfection*, on supprima ce chapitre. Les « ennemis des contemplatifs », pour parler comme sainte Thérèse, prédominaient, ou, du moins, étaient redoutés. S'ils voulaient qu'on passât sous silence la contemplation, c'est que, ne l'ayant pas expérimentée, ils n'en avaient pas une juste idée. Sainte Thérèse affirme que pour ceux qui ne l'auront pas goûtée, les explications qu'elle en donnera ne serviront guère; au contraire, ceux qui en ont l'expérience — et elle dit à diverses reprises qu'ils sont nombreux — (*Vie*, XV, *IV^e Demeure*, ch. III, *Fondations*, IV) saisiront facilement ce qu'elle en dira : « Malgré tout mon désir de m'exprimer clairement sur ces matières d'oraison, elles resteront bien obscures pour ceux qui n'en ont pas l'expérience » (*Vie*, X). Elle redit

la même chose, dans les mêmes termes, dans le *Château Intérieur* (*IVe Demeure*, ch. I). Et encore dans le livre de sa *Vie* :

> En disant qu'il ne faut pas s'élever, mais attendre que Dieu nous élève, je me sers d'une expression usitée dans le langage spirituel. Quiconque aura un peu d'expérience me comprendra ; à ceux qui ne comprendraient pas je ne sais comment l'expliquer... Daigne le Seigneur ouvrir par l'expérience les yeux de ceux qui liront ces pages. Si restreinte que soit cette expérience, ils me comprendront sur l'heure (ch. XII).

Sainte Thérèse écrivit le *Chemin de la Perfection* en 1565. En 1584, saint Jean de la Croix composait la *Vive Flamme d'amour*. Là il juge nécessaire de mettre ses lecteurs en garde contre les directeurs qui détournent les âmes des voies contemplatives.

> Si l'expérience fait défaut, dit-il, si le directeur ignore ce qui est vraiment et purement spirituel, il ne réussira pas à faire voir à l'âme que Dieu le lui accorde (ce qui est purement spirituel), et lui-même ne le comprendra pas. De là vient que beaucoup de maîtres spirituels font un très grand mal à beaucoup d'âmes. Ignorant les voies de l'esprit et ce qui les caractérise, ils font d'ordinaire perdre aux âmes l'onction de ces délicats parfums dont les favorise l'Esprit-Saint pour les disposer à être unis à lui. Ils se contentent de leur apprendre d'autres méthodes rampantes qu'ils emploient eux-mêmes, ou qu'ils ont lues et qui ne conviennent qu'aux commençants ; ils ne savent que ce qui est pour les débutants, et même plaise à Dieu qu'ils le sachent bien. Mais si Dieu veut élever ces âmes, eux, ils s'opposent à ce que ces âmes aillent au-delà de ces principes et de ces modes où agit le raisonnement et les images ; il ne faut pas que jamais elles s'élèvent plus haut, ni qu'elles sortent des actes que peut produire la nature, actes desquels l'âme ne peut tirer que très peu de profit (*Edicion critica*, t. II, p. 444).

Et pourtant, saint Jean de la Croix l'enseigne encore ici comme dans la *Montée du Carmel*, comme dans la *Nuit obscure*, la règle ordinaire est que l'âme, après avoir été menée d'abord par la voie de la méditation, quand elle s'applique bien au recueillement et au renoncement, ne tarde pas à recevoir de Dieu les grâces contemplatives.

> Pour les commençants habituellement recueillis, avait-il dit dans la *Nuit obscure*, le changement se produit plus vite que pour d'autres, et accompagne, pour ainsi dire, leurs débuts. Chez les personnes consacrées au service de Dieu, dit-il dans la *Vive Flamme* (III Str., vers 3, § 5), ce changement a souvent lieu après un temps relativement court; car, ayant renoncé au monde, le sens de l'esprit chez elles s'accommode et se conforme plus facilement à Dieu. Il en résulte qu'elles passent à l'exercice de l'esprit opéré par Dieu.

Si l'âme, au lieu d'accepter la conduite de Dieu, qui veut opérer directement en elle, s'efforce d'agir par elle-même, continuant ses méditations et considérations, elle se prive des biens que Dieu voulait lui communiquer; elle agit comme un ignorant qui voudrait retoucher le portrait fait par un grand peintre et qui barbouillerait indignement une œuvre d'art. Or

> bien que la gravité de ce malheur dépasse ce qu'on peut concevoir, il est si ordinaire, si fréquent, qu'on trouve à peine un maître spirituel qui n'en afflige les âmes que Dieu commence à introduire en cette forme de contemplation... Ce maître spirituel dit à l'âme — qui s'abandonnait à l'amour — : Allons, renoncez à ces pratiques; ce n'est qu'oisiveté et perte de temps. Agissez, remettez-vous à méditer... Tout le reste n'est qu'illusion et duperie... De tels maîtres spirituels ne comprennent pas les âmes déjà engagées dans cette contemplation paisible et solitaire. N'en ayant pas l'expérience, ils ignorent combien il est important pour elles de laisser la méditation discursive... S'ils n'y comprennent rien, de quel droit se mêlent-ils lourdement de ce qu'ils ignorent?

*
* *

Sainte Jeanne de Chantal signale aussi les anti-mystiques, qui, de son temps, étaient assez nombreux. Après avoir recommandé à ses Filles l'oraison de simple remise en Dieu, qui est bien l'oraison mystique, elle dit :

> Je sais que cette oraison est fort combattue par ceux que Dieu conduit par la voie du discours, et plusieurs de nos Sœurs en ont été troublées, leur disant qu'elles sont oisives et perdent leur temps. Mais sans vouloir manquer au respect que je dois à ces personnes-là, je vous assure, mes très chères Sœurs, que vous ne devez pas démarcher de votre train pour tels discours (*Réponses sur le Coutumier*).

Elle dit encore dans l'Entretien 34 : « Il ne faut jamais aller dire à ces Pères de religion, à qui l'on parle quelquefois : Je ne fais rien en l'oraison ; car celles qui sont conduites par cette voie d'amoureuse simplicité ne font rien en agissant, mais elles font bien en jouissant. » La sainte, qui avait, dit-elle, « reconnu que toutes celles qui s'appliquent dès le commencement à l'oraison comme il faut, et qui font leur devoir pour se mortifier et s'exercer aux vertus, aboutissent » à cette oraison mystique de très simple présence de Dieu (*Œuvres*, t. III, p. 337), redoutait la direction des anti-mystiques, qui en détournaient les âmes.

La Vén. Marie de l'Incarnation fut pendant quelque temps victime des théories anti-mystiques. Etant encore dans le monde, mais ayant reçu des dons d'oraison très élevés, elle lut vers 1621 quelques livres où était prescrite une manière de méditation très méthodique et où l'on disait que s'écarter de cette méthode minutieuse c'était « se mettre en danger éminent d'être trompé du diable ». (Édition Jamet, II, p. 191.) La Vénérable se fit violence pour suivre cette méthode, jusqu'à ce qu'un saint religieux feuillant, Dom Raymond de Saint-Bernard, lui eut

dit de ne plus s'astreindre à cette méthode comprimante. Elle y avait gagné un mal de tête qui persista encore deux ans après qu'elle eut cessé de lutter contre le Saint-Esprit.

Une très sainte religieuse, fille de saint Jean Eudes, Mme de Boisdavid, qui devint, au couvent de Notre-Dame de Charité de Caen, Sœur Marie de l'Enfant-Jésus, 1619-1660, avait été favorisée, étant encore dans le monde, de très grandes grâces d'oraison. Son directeur, M. de la Croix Yver, prêtre zélé et austère, ne lui permit jamais de sortir de la méditation méthodique, et ce ne fut que lorsqu'elle rencontra un autre directeur qu'elle put suivre les attraits de la grâce.

On sait comment le P. Lallemant fut dénoncé à son Général, le P. Vitelleschi, par quelques-uns de ses confrères.

> De Rouen, écrivait le Père Général, on dit que l'instructeur de la maison de probation est tout entier mystique, et qu'il veut engager tout le monde vers une direction extraordinaire. Je m'en étonne fort, puisqu'il a été proposé ici comme tout à fait propre à la charge d'instructeur. Les voies extraordinaires sont fort étrangères à l'office de l'instructeur.

Le P. Lallemant ne poussait pas aux voies extraordinaires; il recommandait la contemplation ordinaire, et il disait très justement :

> Les directeurs commettent deux fautes à l'égard de la contemplation. Les uns, peu spirituels ou trop timides, en ferment entièrement la porte aux âmes qu'ils conduisent les empêchant d'y entrer, quoique Dieu les y appelle. Les autres, au contraire, y portent indifféremment tout le monde (VII Pr., ch. IV).

Le plus célèbre disciple du P. Lallemant, le P. Surin, eut, plus que son maître, à souffrir de l'opposition des anti-mystiques. Dans tous ses ouvrages cet auteur insiste

sur la pratique du parfait renoncement, et il se plaît à dire que l'âme qui se donne entièrement à Dieu sans céder aux volontés de nature reçoit de lui les biens surnaturels les plus précieux, dans l'intelligence de grandes lumières et dans la volonté des attraits surnaturels forts et suaves, une paix profonde et l'union d'amour. Ceux qui ne se donnent qu'à moitié, qui font des concessions à la nature, n'ont pas part à ces faveurs et ne sont pas élevés à la contemplation. Après avoir dit : « Je puis assurer qu'entre toutes les personnes que j'ai vues se donner pleinement à Dieu, je n'en ai remarqué aucune qui n'ait été gratifiée de ce don — l'oraison contemplative — après s'être exercée quelque temps dans la méditation des mystères et des vérités de la foi », il se pose cette question :

D'où vient que la plupart de ceux qui s'adonnent à l'oraison mentale en demeurent à la méditation sans passer outre ? — C'est, répond-il, qu'ils ne se sont pas donnés à Dieu par une détermination entière et sans restriction. Ce sont des gens qui veulent, à la vérité, bien faire, mais qui ne se sont pas résolus de suivre toutes les lumières de Dieu, qui se réservent quantité de petits droits; qui veulent se satisfaire en beaucoup de choses; qui, bien qu'ils soient religieux, ne veulent pas mourir entièrement à eux-mêmes, ni s'abandonner entièrement à l'obéissance, ni chercher uniquement la familiarité de Jésus-Christ. Ainsi Dieu ne leur donne que les grâces communes. Jamais il ne les élève à la participation de ses faveurs particulières. Cependant ils sont assez contents d'eux-mêmes. Ils vous diront qu'ils s'attachent au solide, que leur oraison est celle que saint Ignace enseigne au livre des *Exercices*, que les oraisons sublimes sont sujettes à l'illusion, que c'est une témérité que de s'y porter de soi-même, que l'on n'y parvient que par une grâce purement gratuite (*Dialogues*, t. I, l. IV, ch. II).

Quand on s'adonne sérieusement aux pratiques de la mortification chrétienne, dit-il encore, on ne trouve pas qu'il soit si difficile d'aller à Dieu par l'exercice de la volonté. D'abord qu'on se met en oraison, l'âme se sent

affectionnée au goût de la présence de Dieu et elle y demeure familièrement et sans peine. Mais quand une âme qui est lâche à se crucifier s'applique à l'oraison, elle n'y sent point la même correspondance du côté de Dieu, parce qu'il ne communique guère ses consolations qu'aux âmes déjà mortes à elles-mêmes et qui s'efforcent de se donner à lui sans réserve. Ainsi ceux qui, comme quelques savants, ne sont pas dans ce parfait dénuement et n'y veulent pas être, se trouvent contraints, à l'oraison, de recourir aux raisonnements pour avoir de quoi s'entretenir; à moins de cela ils s'ennuieraient horriblement. Ils s'efforcent donc de faire de nouvelles découvertes de connaissances sur le sujet de leurs méditations, et quand, après bien des raisonnements, ils peuvent en tirer quelques sentiments pour Dieu; ils sont contents. Mais le fruit est toujours petit... Ils ne se déterminent presque jamais à un nouvel effort de sainteté; ce leur est assez de suivre doucement le petit train de vie qu'ils ont pris et de ne pas sortir des bornes étroites de vertu qu'ils se sont depuis longtemps prescrites.

Le mal serait bien plus grand encore si l'on venait à condamner trop vite ce qu'on n'expérimente pas ou qu'on jugeât de tout ce qui peut se passer dans d'autres par la médiocrité de tous les effets de grâce qu'on aperçoit dans soi-même. Un peu de connaissance expérimentale de ce que Dieu fait pour ses amis fidèles donnerait bientôt d'autres sentiments... *Dabitur nosse cui dabitur experiri*, dit saint Bernard : « Vous en aurez la connaissance si vous en avez l'expérience (*Dialogues*, t. II, l. VII, ch. II).

Ce que dit ici le P. Surin rappelle la doctrine de saint François de Sales déclarant que les faveurs mystiques, union, recueillement, repos amoureux, sont données seulement à ceux qui, ayant fait quelques progrès dans l'amour divin, ont retranché peu à peu tout autre amour; mais si dans l'adhésion à ce qui est bon ils mettent encore quelque superfluité, c'est-à-dire quelque attachement naturel, ils ne reçoivent que rarement ces faveurs. Au contraire, les âmes parfaitement détachées obtiennent l'union parfaite (*Amour de Dieu*, x, 4). C'est aussi la

doctrine bien connue de saint Jean de la Croix, qui déclare que l'union amoureuse n'est pas donnée à ceux qui gardent même de petites attaches (*Montée du Carmel*, l. II).

Dans maints endroits de ses livres le P. Surin défend l'oraison contemplative contre les critiques de ceux qui en détournent les âmes, et de l'ardeur qu'il y met on doit conclure que nombreux et passionnés étaient les opposants.

On voit quelle était leur tactique, tactique qui est restée celle des adversaires de la mystique. Ils ne niaient pas la réalité des grâces mystiques ni le bien qu'elles font à ceux qui en sont favorisés; ce serait trop manifestement contredire les plus grands docteurs; mais ils les traitaient de grâces extraordinaires. Pendant des siècles la contemplation avait été considérée comme l'épanouissement normal de la vie spirituelle. Saint Bellarmin (1), Suarez, saint François de Sales, tiennent encore cette doctrine. Mais à partir de cette époque est de plus en plus acceptée la théorie qui proclame que les grâces mystiques sont des faveurs surérogatoires, et qu'il y a dans la vie spirituelle une bifurcation, les uns, le plus grand nombre, arrivant à la perfection à l'aide des grâces communes, quelques autres à l'aide des grâces mystiques.

Cette défiance des voies mystiques persistait chez le plus grand nombre au XIX^e^ siècle; un passage de la vie du P. Fessard par le P. Xavier Pouplard (Paris, Retaux, 1896), tous deux de la Compagnie de Jésus, nous le montrera, et on verra aussi comment alors on ne faisait pas la distinction qui s'impose entre grâces mystiques et grâces extraordinaires.

> Plus d'une fois, dit l'auteur (p. 360), il (le P. Fessard) a été jugé avec une sévérité étrange, qu'on est étonné de trouver sur les lèvres de ceux qui ont traité avec les âmes... Que n'a-t-on pas dit de lui? qu'il admettait trop facilement le

(1) *Exhortationes domesticae*, Bruxelles, 1899, p. 32.

merveilleux, les visions, les états privilégiés des âmes; qu'il patronnait plus que de raison certains auteurs mystiques, les Lallemant, les Surin, par exemple parmi les ascètes jésuites, et parmi les saintes, les Gertrude, les Mechtilde, les Thérèse, les Madeleine de Pazzi... Tout d'abord je me permettrai de demander à ces austères censeurs s'ils admettent ce que l'Église approuve et loue. Les saintes que je viens de nommer n'ont-elles pas été glorifiées dans leurs écrits et dans leurs actions par les Souverains Pontifes? De plus, la doctrine de sainte Thérèse n'est-elle pas celle de la Compagnie de Jésus, dont elle aimait à se dire la fille? Celle de Madeleine de Pazzi n'est-elle pas la doctrine de l'abnégation, de la charité parfaite? Il y eut une époque, je ne sais pourquoi, où les ouvrages des PP. Surin, Lallemant, etc., furent tenus en suspicion. Qu'on ne les mette pas dès le noviciat ou le juvénat entre les mains de nos scolastiques, qu'on ne les conseille qu'à bon escient, ce n'est que très sage ; mais à des prêtres âgés pour la plupart de trente à trente-cinq ans, ayant vécu dans la Compagnie des dix à quinze ans, ne pas les faire connaître, je dis plus, ne pas les faire apprécier, et ce qui est bien pire, les traiter en suspects et blâmer leur spiritualité, en vérité, ou bien ces juges n'ont ni lu ni étudié ces auteurs; alors pourquoi les condamner? ou s'ils les connaissent, ils prouvent qu'ils n'ont aucune idée des touches secrètes de la grâce. Je n'irai pas jusqu'à dire : ou bien ils veulent régler les opérations de l'Esprit-Saint lui-même, et l'empêcher de souffler où et comme il veut. C'est grande pitié, et je m'explique le cri qui échappait un jour au P. Fessard : Ces gens-là ne savent pas ce qu'ils disent. Ils ne croient donc pas au Saint-Esprit dans la direction des âmes? Il ne leur faut que Rodriguez. Ah! certes, il est très bon, Rodriguez; il est l'auteur classique par excellence dans les voies générales et ordinaires de la perfection ; mais enfin ce n'est pas tout. On peut avoir besoin des Surin, des Lallemant, des Alvarez de Paz, même après avoir étudié les règles du discernement des esprits dans le livre des *Exercices* de saint Ignace. En parlant de ces téméraires, le P. Fessard disait : Que sont-ils pour oser imposer des limites aux opérations de l'Esprit-Saint?

***

Il y a donc toujours eu des amis de la mystique, des antipathiques et des indifférents. Ces divergences tiennent à l'idée qu'on se fait des doctrines mystiques, leur ésotérisme apparent explique en partie la réaction des adversaires. Si on les tient pour réservées, pour exceptionnelles, comment ne pas combattre leur diffusion?

On me trouvera peut-être optimiste, mais je crois que les oppositions de doctrines, qui furent parfois très vives, en partie calmées, et qu'elles s'atténueront encore : l'étude attentive des maîtres, dont l'accord est si frappant, a produit déjà un rapprochement heureux entre les auteurs, et sur les points fondamentaux on marche vers l'union.

L'union se fera plus facilement quand on s'entendra bien sur la nature des grâces contemplatives. Dans les *Études carmélitaines* a paru (avril 1933) un remarquable article du P. Gabriel de Sainte-Marie-Madeleine. Le savant auteur, exposant la doctrine de l'école carmélitaine sur la contemplation, démontre que les auteurs carmes sont unanimes à déclarer que la contemplation mystique est la fin de l'Ordre du Carmel, l'objet des aspirations des âmes ferventes, le terme de la vie spirituelle auquel tous sont appelés. Et pourtant beaucoup de ces auteurs disent que certaines âmes bien fidèles, sans que ce soit de leur faute, ne sont pas favorisées à l'ordinaire des grâces mystiques; de ces âmes on ne peut pas dire, remarque l'auteur, qu'elles marchent dans le chemin de la contemplation; pourtant elles participent, mais seulement dans une petite mesure, aux grâces mystiques.

Sans rejeter les conclusions de ce travail, je crois qu'une remarque s'impose, qui explique d'apparentes contradictions. Avant saint Jean de la Croix, quand on parlait de la contemplation, on la présentait comme une oraison suave, souvent même comme une oraison délicieuse. Il

est agréable d'aimer, l'amour divin de sa nature tend à produire paix et douceur, et l'amour passif, qui est pur et puissant, peut donner à l'âme de très douces joies; mais il peut aussi s'allier à la sécheresse et même causer des peines acerbes. Ces peines, sainte Thérèse les décrit, mais jamais elle ne leur applique le nom de contemplation. Saint Jean de la Croix eut le grand mérite de montrer que c'est l'amour infus qu'il appelle contemplation, qui produit les épreuves mystiques très purifiantes et très salutaires, comme il produit d'autres fois les douceurs de l'union divine. Saint François de Sales, qui n'a pas connu les écrits de saint Jean de la Croix, a bien enseigné aussi que la contemplation peut être « une quiétude dans laquelle les facultés de l'âme ne prennent aucun contentement » (*Amour de Dieu*, VI, 11). Si l'on admet la définition de la contemplation mystique donnée par saint Jean de la Croix : *connaissance amoureuse de Dieu infuse*, l'apparente contradiction, signalée par le R. P. Gabriel, s'explique, et l'accord peut se faire entre les auteurs : les âmes très fidèles reçoivent toutes « une nouvelle connaissance de Dieu et un nouvel amour par lequel elles aiment Dieu en Dieu » (*Montée*, I, 5). Ces grâces, d'après le saint docteur, sont nécessaires « à qui veut gravir la montagne de la perfection », mais elles ne produisent pas toujours ces suavités que, pendant longtemps, on désignait exclusivement par le mot de contemplation. On peut citer de grands saints qui furent surabondamment gratifiés de lumières et d'amour infus et dont la voie fut une voie aride, comme sainte Chantal, sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, sainte Hyacinthe de Mariscotti, ou une voie d'amour martyrisante comme saint Paul de la Croix.

Parmi les amis de la mystique se trouvent surtout ceux qui en ont l'heureuse expérience. Quand on lit leurs ouvrages, par exemple ceux de sainte Thérèse, de saint Jean de la Croix, de saint François de Sales, de sainte Jeanne de Chantal, des PP. Lallemand, Surin, Grou, Lam-

balle, on se rend compte que ces auteurs souhaitent que beaucoup d'âmes reçoivent ces grâces unissantes, dont eux-mêmes ont tiré tant de profit ; ils le souhaitent pour la gloire de Dieu, pour le bien de l'Église et des âmes. De là l'ardeur qu'ils mettent à les exalter, à les faire désirer, à montrer les moyens de s'y disposer. Mais parfois aussi ils se montrent défiants à l'égard de ceux qu'ils sentent rebelles à cette doctrine et qu'ils pensent ne pas pouvoir convaincre. Et leur conviction est bien que les opposants n'ayant pas l'expérience nécessaire on ne peut les persuader.

> Quiconque n'est pas intérieur, dit Grou, comprend peu de choses dans les matières spirituelles... Bien plus, celui qui est intérieur n'entend bien dans les livres que les choses dont il a l'expérience. Tout ce qui est au-delà de son degré le passe si la lumière ne lui en est pas donnée (*Maximes*, VIII).

S'il y a des amis de la mystique qu'anime un saint zèle, il y en a, et à certaines époques ils furent nombreux, qui se sont épris de la mystique sans la bien comprendre et qui en ont appliqué très abusivement les principes : ce sont ceux qui veulent inviter tous les fidèles aux modes supérieurs d'oraison, sans discerner l'appel précis de la grâce divine à chacune de ces âmes. Erreur des quiétistes. Cette doctrine fausse et nuisible a produit de tels maux et a été si fermement condamnée que, très vraisemblablement, elle ne sera plus enseignée publiquement. Mais il se trouvera parfois des personnes qui s'appliqueront à elles-mêmes des règles qui ne conviennent pas à leur état d'âme. Il y a donc là un danger à éviter, une erreur à prévenir. Aussi importe-t-il de rappeler fortement cet enseignement de tous les docteurs : la contemplation suppose le renoncement complet, et ceux qui négligent la mortification ne reçoivent pas les grâces mystiques. Donc ceux qui ne mettent pas à la base de leur vie spirituelle l'abnégation universelle : « Que celui

qui veut venir après moi se renonce lui-même, qu'il porte sa croix tous les jours », n'ont point à espérer la contemplation.

Ceux qui se montrent effrayés de la diffusion des doctrines mystiques redoutent surtout le danger que nous venons de signaler. Mais si, en ceci comme en toutes choses, les abus sont à craindre, combien admirable est la doctrine qui fait aspirer à l'union intime avec Dieu et qui amène tant d'âmes à faire des efforts courageux pour l'obtenir! Espérons donc que, grâce aux écrits mieux connus des saints, plus nombreux seront ceux qui marcheront sur leurs traces, et, dociles à l'Esprit-Saint, se laisseront conduire par lui dans la voie du parfait renoncement jusqu'à la possession de l'Amour infini.

Angers.

AUGUSTE SAUDREAU.

Louise Nicolle

(*suite*)

Influences

Au point où nous en sommes de la vie de Louise Nicolle, en 1884, à trente-sept ans, elle a tout animé de cet esprit de foi dans sa petite ville et créé un ensemble d'œuvres pour toutes nécessités tant extérieures qu'intérieures. Qu'y a-t-il donc que de continuer dans cette ligne paisible ? Le commencement et le centre est l'œuvre des catéchismes aux enfants pauvres; mais la vie surnaturelle y est maintenue par des associations de piété (enfants de Marie, garde d'honneur du Sacré-Cœur) et grâce au concours d'un cadre d'associées prises pour la plupart dans le milieu ouvrier qui est son domaine (n'est-ce pas une formule de J.O.C. ?). La plupart sont des tertiaires dominicaines rattachées à leur Ordre par des liens spirituels d'amitié. Les Pères Dominicains de Lille restent tout dévoués au Patronage, dont ils sont les habituels prédicateurs : les PP. Boulanger, Saintourens, Devoucoux, Bioret, prieur de Lille qui se fit Chartreux dans la suite. Souvent Louise Nicolle participe seule ou avec quelques-unes de ses filles à la retraite de dix jours du couvent des Dominicaines de Bucquoy, c'est chaque fois une grande consolation. Elle vit à l'ombre de saint Dominique, elle n'en demande pas plus : elle ne songe plus ni à fonder ni à essaimer. Si elle a sa lourde part de souffrances en sa

chair malade, elle n'a pas encore subi de vrais déchirements dans le cœur ou dans l'esprit. Elle ne sait pas qu'elle a encore des degrés à monter — où le secours de la grâce ne lui fera pas défaut dès le début sous forme d'une aide intérieure très surnaturelle donnée par un jeune prêtre destiné à sacrifier sa vie pour son œuvre. Elle n'aperçoit pas, car elle défaillerait peut-être, le trouble, l'angoisse, l'indécision où elle va se trouver, elle autrefois si sûre d'elle-même, si paisible, et qui l'accompagneront jusqu'à une longue mort.

A cette époque vint à Saint-Amand, comme professeur au Collège libre, l'abbé Charlet, qui va exercer lui aussi sur Louise Nicolle une profonde influence. Il a trente-deux ans, — cinq ans de moins qu'elle. Sa santé est déjà chancelante. Lui qui fut un jeune homme très robuste, le professorat, le ministère l'ont profondément atteint : il est marqué pour mourir, en pleine jeunesse, en plein combat, au bout de son sang. Cette sorte de vocation de victime, il l'a accomplie en paroles et en actes avec une rare perfection; et le beau et long chant de son âme qu'il nous a laissé, — les trois gros cahiers que font, cousus ensemble par les mains de Louise, ses lettres et ses billets à sa fille spirituelle, écrits à la hâte, non datés, et comme entassés ensemble et parfois embrouillés sans souci de chronologie, — nous donne sans aucune défaillance le ton soutenu de sa propre vie, éprise de Dieu jusqu'à la folie, en l'ivresse d'un amant qui traverse en combattant les lignes ennemies pour aller rejoindre sa fiancée, — la Divine Sagesse du Sacré-Cœur.

Il est bien fait pour comprendre l'âme avide de perfection de Louise. Le moment où elle arrive à maturité s'annonce comme très douloureux. Elle se rend compte que sa mission n'est peut-être pas bornée aux simples murs de son patronage, et son humilité s'en effraie. Aura-t-elle fait tout ce que le Seigneur demande d'elle, et accompli tout le bien qui s'offre autour d'elle ? Parmi ces biens, ne se présente-t-il pas la création de centres analogues

en des villes voisines, la consolidation des résultats acquis, le recrutement méthodique de nouvelles associées en un statut bien clair et bien approuvé, bref, une Fondation ?

Le jeune prêtre paraît alors, quoique moins âgé, déjà plus mûr qu'elle dans la voie intérieure, sans doute par la vertu de son sacerdoce dont il veut remplir avec surabondance toutes les obligations. Mais cette expression originale des règles éternelles de la science des saints, qu'on lit dans sa correspondance, ne peut provenir que d'une âme déjà sanctifiée, on y prend sur le vif de courtes formules, brûlantes et lumineuses, qui font songer aux effusions de saint Vincent de Paul ou du Curé d'Ars.

En cette même année 1884, un peu plus tard, au mois d'avril, après la mort du vieux doyen, est arrivé comme curé dans la paroisse un prêtre de quarante-cinq ans, M. Carlier, « Monsieur le Doyen », qui, d'après la règle adoptée, doit devenir l'un des supérieurs de la Fraternité que son autre supérieur-fondateur, M. Martin, a confiée au P. Boulanger.

M. Carlier se montre tout de suite le plus zélé des curés; il comprend toute l'importance de sa charge — unique objet de sa pensée; il a de l'expérience et attire tout naturellement le respect par le respect même dont il entoure tout ce qui touche à la Religion. Plusieurs le trouvent un peu crédule, prompt aux emballements, disposé à s'attacher fortement à son propre sens, quand il s'en découvre particulièrement illuminé. Mais tous sont unanimes d'ailleurs à reconnaître la pureté de ses intentions, sa parfaite soumission aux événements dès qu'il les croit voulus ou permis par Dieu : sa soumission entière surtout à son évêque, par qui il tient à se faire contrôler sans omettre aucun détail, et qui lui accorde toute sa confiance, puisqu'il l'appellera au poste de vicaire général, où ce zélé prêtre se dévouera sans compter jusqu'à la fin de la guerre. M. Carlier eut aussi la confiance entière de Louise.

Si, venu à la dernière heure, et manifestement seul en mesure par sa situation de donner un corps définitif à l'œuvre, il lui fait prendre des chemins différents de ceux qu'elle attendait, faut-il s'en étonner ou même s'en plaindre ? N'est-ce pas l'habitude, dans les œuvres de Dieu, qu'Il aime à déconcerter les vues humaines par des détours qui semblent des retards : ils ne servent qu'à mieux accuser le cours de sa grâce, qui, d'un flux continuel, ne s'en jette pas moins, au bout, dans l'océan d'amour où elle prit origine.

L'abbé Charlet et M. le Doyen se trouvent tout de suite liés par des liens de respect et d'estime. Mais dans une complète indépendance spirituelle. Tous deux, dès leur arrivée, ont été frappés d'une surprise joyeuse par la découverte du foyer spirituel allumé dans la petite ville par Louise depuis de si longues années. Ils ont été conquis aussi par la vertu, le charme de « la petite Mère » entourée de ses « fillettes » (ses associées). Et tous deux réagissent intérieurement, suivant leurs tempéraments si différents. Leurs yeux se tournent en secret vers le ciel en action de grâces, et comme pour l'interroger sur ce qu'Il va faire maintenant après de si magnifiques préparatifs !

Ce qui augmente leur admiration et leur affection naissante, c'est aussi l'état de santé de cette femme encore jeune, qui suffit à une si rude besogne, alors qu'elle est si frêle et si menacée. Pour l'abbé Charlet, surtout, qui se tue à l'œuvre, elle apparaît tout de suite comme une sœur, par la conformité des goûts et de la destinée. Elle a fini par perdre presque complètement la voix. Un jour qu'elle s'est enflammée plus que de coutume en des reproches nécessaires, un flot de sang est venu à ses lèvres, qu'elle a réussi à dissimuler. Les ménagements forcés que lui imposent cette voix brisée depuis près de onze ans expliquent en grande partie l'extrême abondance de ses lettres et avis, écrits d'une fine écriture rapide et abrégée.

Puis un coup subit a rendu sa vie quotidienne encore

beaucoup plus difficile : peu avant le début de 1884, en effet, sa mère avait été frappée d'une attaque d'apoplexie dont elle ne se remit jamais. Louise est déchirée d'avoir à se partager entre des soins qu'elle n'imagine jamais assez filiaux (on eut grande peine à la décider à se faire aider d'une garde-malade) et la direction de ses œuvres qui exige tant de soins maternels. C'est là une épreuve de choix. Sa nature très douce, très passionnée, très méfiante d'elle-même, si portée à désirer l'écrasement de sa volonté propre, doit la pousser à rechercher une direction de tous les instants — autour des pôles fixes que sont les avis donnés par le P. Boulanger d'abord, son vrai père spirituel, puis le P. Devoucoux à qui le P. Boulanger l'a confiée. Comment peindre ces deux religieux dont le rôle n'est pas moins important ? Le P. Boulanger appartient à l'histoire religieuse du siècle dernier. Le P. Devoucoux agit d'après les mêmes vues. La conduite de tous deux aura la fixité, l'objectivité de l'ordre auguste auxquels ils appartiennent.

Tous les autres personnages de cette « action » intérieure si délicate, qui se déroule en une si petite unité de temps, dans l'unité du petit lieu qu'est Saint-Amand, sont secondaires.

Préparation intérieure

C'est le 10 février 1884, au témoignage de l'abbé Charlet, qui conserva pieusement le souvenir de cette date, qu'il fut appelé à prêcher pour la première fois au Patronage. Louise Nicolle était malade. Le lendemain, il lui proposait la garde d'honneur du Sacré-Cœur, et elle acceptait d'en devenir l'apôtre. C'est là l'origine de leurs relations. Il « connut son âme et l'aima en Jésus bien profondément. Il y entrevoyait tant de ressources pour le bien! L'élan de cette âme vers Dieu, tout ce travail divin, cet ensemble qui entrait si bien dans ses vues, cette res-

semblance de pensées, de désirs, d'aspirations, de moyens » le poussa tout de suite à lui consacrer tout le temps nécessaire, à lui donner tout l'appui surnaturel dont il sentait qu'elle avait besoin, acceptant de son côté comme des grâces les consolations que lui procuraient les communications avec cette âme. Dans la correspondance qui s'ensuivit, l'abbé nous apparaît en son zèle et sa prudence attentive à tout.

On est tout heureux de travailler quand on souffre, c'est un charme de plus. Que je voudrais avoir le courage de dire, comme les saints : « Ou souffrir, ou mourir. » Je serais bientôt à bout.

Je dois encore réfléchir sur vos pénitences et mortifications non autorisées : usez-en très, très modérément : nous examinerons la chose. Il faudra, quelque jour, que vous me fassiez voir ces instruments de pénitence pour que je me rende bien compte de tout. Ne tuez pas le corps en voulant le punir. Conservez assez de force pour bien servir Jésus... Je voudrais voir équilibré en vous l'amour de Jésus et l'amour de la mortification. Je pense bien que Jésus est au-dessus de tout et que la mortification est uniquement pour Jésus, mais prenons garde de parler, et penser beaucoup à la mortification et un peu moins de penser à aimer Jésus. Je voudrais que plusieurs de vos belles pages sur la mortification, où vous êtes si avide de vous tuer pour Notre-Seigneur, soient transformées en accents brûlants de l'amour de Dieu. Oh ! si vous avez autant le désir de vous humilier, il me semble que votre désir d'aimer doit être bien plus véhément encore.

Aux grandes vacances 1884, l'abbé Charlet part pour Lourdes où il prie ardemment la Sainte Vierge pour qu'elle bénisse des entreprises qui lui sont si chères, et où il reconnaît un germe surnaturel. Il lui écrit au retour :

La Providence a tout conduit depuis six mois. Tout ce qui est arrivé me paraît avoir une signification. Dieu en soit loué : c'est lui qui a tout fait.

Il semble que l'abbé n'écrivit pas ces mots sans lumières. Il ajoute :

La Vierge de Lourdes est pour beaucoup en tout ceci. — Je la priais et la faisais prier pour vous; je souffrais et travaillais pour votre bien chère âme, au milieu des mourants et des malades, au moment où M. le Doyen recevait, en retraite à Cambrai, l'impulsion de la Grâce, au moment où il prononçait cette parole bien vraie, mais peut-être un peu trop précipitée : « Le patronage est l'œuvre de salut pour Saint-Amand; il s'étendra ailleurs. »

La Vierge m'a tout accordé. Je l'aime tant ! Et puis c'est ma mère !

Vous ferez du bien, mais ce sera en proportion de votre *humilité*.

Il revient sur ces vertus fondamentales en une fondatrice :

Je crains que toutes ces épreuves ne vous aient pas encore assez détachée, humiliée, qu'il ne reste en votre âme trop de pensées humaines, qu'il n'y ait pas en vous un complet abandon aux mains de Dieu, que vous ne regardiez encore trop vers les choses de ce monde et que vous ne soyez pas totalement à Jésus, comme l'instrument aux mains de l'ouvrier.

Et pourtant il constatait le travail magnifique que la grâce faisait en cette âme et dans l'œuvre que Louise animait de sa charité prudente et inlassable. Le culte du Sacré-Cœur apparaît ici comme une base spirituelle de la fondation qui s'ébauche. L'abbé Charlet lui écrit encore :

... Quand je jette un regard sur le passé et que je remets en ma mémoire toute notre correspondance depuis que le bon Dieu m'a mis sur votre chemin, je suis confondu de ce que le Seigneur Jésus a fait en si peu de temps. Il y a en tout cela une impulsion étonnante qui ne peut venir que de lui.

Il serait peut-être à souhaiter que vous ayez conservé tout

ce qui marque cette manifestation progressive de l'action divine. Il y aurait là pour l'avenir quelques pages destinées à instruire les âmes et à les rendre dociles à la grâce (si toutefois le bon Dieu veut faire quelque chose par vous).

La base, le point de départ de ce qui s'est fait depuis six mois, la source des bénédictions dont le bon Dieu vous comble et qui doivent tant vous confondre, c'est le Sacré-Cœur, le zèle que vous avez mis à propager la garde d'honneur du cœur de Jésus. — Vous penserez peut-être que j'en fais une question personnelle : du moins vous vous rappellerez que le peu de bien qui s'est opéré dans les âmes en notre siècle s'est fait par le cœur de Jésus, uniquement par lui. D'où il faut conclure que plus vous travaillerez pour le Sacré-Cœur, plus vous serez bénie et plus vos œuvres seront prospères, utiles aux âmes.

Avant tout proposez-vous de propager le culte du Sacré-Cœur, de l'amour de Dieu, et de répandre partout cette dévotion providentielle. A la base de toute œuvre il y a un mobile surnaturel : pour vous, ce sera le Sacré-Cœur. Voilà quel doit être le premier but de vos efforts.

L'abbé Charlet sans hésiter pousse Louise Nicolle vers de plus vastes horizons. On méditera les vues profondes de ce saint prêtre sur les conditions spirituelles de vie pour les Patronages :

Vient ensuite le travail pour les âmes. Et ici se pose une question bien grave : n'avez-vous réellement qu'une chose à faire : continuer votre œuvre et la propager ? Vous le feriez aisément.

Mais en cela surtout se réaliserait la parole de ceux qui vous sont opposés : « Il n'y aurait pas là d'avenir. » Ces œuvres ne tiennent qu'à une personne, et elles tombent dès que le bon Dieu fait disparaître l'âme qu'il avait choisie dans ce dessein. Votre Patronage, s'il n'est que patronage, ne vous survivra certainement pas, ou s'il vous survit ce sera pour végéter quelques années. Ainsi en sera-t-il de tous les patronages que vous pourrez établir, s'il ne sont que des patronages.

A mon avis, de pareilles œuvres ne doivent être que le couronnement d'une œuvre plus humble, moins appa-

rente, plus pénible, d'une œuvre si peu attrayante que personne ne pensera à vous porter envie de l'avoir entreprise.

Les patronages ne tiendront jamais seuls. Ils sont trop extérieurs. Il faut au-dessus et au-dessous quelque chose de plus intime qui pénètre plus profondément les âmes.

Vous ne ferez rien de durable si vous ne prenez l'enfant sur les genoux de sa mère, si vous ne lui servez de mère chrétienne (car les mères ne le sont guère plus), si vous n'imprimez dans ces petites âmes la marque de Dieu par la *prière* et l'enseignement religieux. Sans cela vous ne transformerez rien ; vous ne sauverez pas réellement la jeunesse...

Mais la charge du travail quotidien pour ces hautes réalisations est lourde, surtout en face de projets nombreux et concrets. On le voit dès la lettre suivante :

... Je suis triste que vous soyez si absorbée. Comment pourrez-vous faire en votre âme une petite demeure à Jésus? Le tourbillon vous emporte. Comment rester calme, patiente, douce au milieu de ces préoccupations de tout genre. Il faut à tout prix cependant conserver la paix et le recueillement. Jésus n'aime pas à habiter dans l'agitation.

Contradictions

On sent ici poindre l'épreuve qui durera deux ans : tiraillements pour choisir entre plusieurs points de vue tous respectables mais souvent différents ou même opposés : et cela en pleine action, sans retraite possible, sans que Dieu parle! Tant de jardiniers s'occupent de la jeune plante... et Louise ne peut fuir, l'emporter ailleurs. Trop d'intérêts matériels, trop d'âmes à sa charge la retiennent au poste. Depuis l'arrivée de M. le Doyen, le P. Devoucoux se tient sur une grande réserve, renonce à prêcher au Patronage; ses lettres, trop brèves et trop espacées au goût de la pauvre directrice, se bornent à faire ressortir ces deux points fixes : obéissance au supérieur

que Dieu lui-même a envoyé à l'œuvre, — fidélité à la vocation dominicaine. Le malheur est qu'en pratique c'est difficile de les observer ensemble. N'a-t-on pas suggéré, ou conseillé ou imposé le silence par rapport au P. Devoucoux ? Qu'en pense Louise ? C'est à une date un peu antérieure sans doute qu'elle écrit :

J'ai trouvé mon maître. Je ne sais encore précisément les projets qu'il a conçus à notre égard, mais il me mène durement je vous assure... et ne me laissera pas me reposer ici-bas... Il a raison. Rien de mieux que de s'user pour la cause de Dieu et des âmes... Il n'essaiera pas de me détacher de la famille dominicaine, je suppose... mais il faudra, je pense, que j'entre dans ses vues et que j'abandonne les miennes... *Fiat !* — Obéir, s'humilier, se dévouer, s'épuiser pour Jésus et les âmes, n'est-ce pas là un programme digne d'une âme que Jésus a daigné combler de ses grâces.

Et qu'en pense l'abbé Charlet ?

Je pense qu'il est temps de vous passer de mes pauvres conseils. Votre situation devient si grave pour l'avenir que vous ne pourrez plus rien attendre de bon de ma pauvre tête. Quittez-moi sans crainte. Rappelez-vous ce que je vous ai dit au commencement. Vous irez plus vite et plus sûrement sous une autre direction.

Mais ce n'est pas l'avis de Louise. Une si grande humilité est marque de sainteté. Si ce saint prêtre allait se retirer de ces combats qu'elles pressent ?

Elle lui en fait part, le supplie de ne pas l'abandonner, — l'heure n'est pas venue :

Bien-aimée petite sœur, pourriez-vous croire que je sois fatigué de vous ? je ne vous parle si franchement que parce que je sais ma profonde incapacité. Je vais entraver tous vos saints projets, et le bon Dieu m'en demandera compte. Si vous voulez que je continue, je le ferai, mais j'aurai décliné toute responsabilité.

Ce serait pour moi un bien grand sacrifice ! J'ai tant de

profit à diriger votre âme ! Je me trouve si porté à aimer mille fois plus le bon Dieu ! — Mais quand il s'agit du bien des âmes, auquel je puis être un obstacle, oh ! je n'hésiterai jamais à me priver de tout, même des plus douces et des plus fortes consolations.

Non, non ! il ne refuse pas ce travail délicat. Il n'y a en lui qu'allégresse à travailler pour le bon Dieu. Mais est-il digne de le faire ?

Qui peut sérieusement penser que je ferai jamais rien de bon en ma vie ? — Je suis un manœuvre du bon Dieu, et je veux rester manœuvre, sans prétendre me donner de beaux jours, du repos... Je voudrais être à quarante ans comme ces pauvres qui font pitié, tout disloqués, tout chancelants, tant ils ont épuisé leur corps dans ces rudes travaux. Si j'étais ainsi pour le bon Dieu, viendriez-vous me plaindre ? Je vous connais trop pour le penser.

Allons, vous en faites plus que moi... je vous cède le pas, mais je veux du moins vous suivre. Savez-vous que le bon Dieu nous mettra peut-être un jour en regard, vous, non-prêtre, moi, prêtre, et si vous l'emportez dans la balance,... je rougirai bien fort, ou je m'humilierai bien, ou je vous louerai bien haut.

Un signe

L'année 1884 ne fut donc pas absolument paisible, puisque ce fut celle où commencèrent les tentatives de « faire quelque chose ». Il n'est pas dans la nature de Louise, ni dans sa mission, de prendre d'elle-même en main la direction d'une telle entreprise. Elle ne s'est trouvée directrice que par la force des choses. Elle est bien trop douce, elle a trop la crainte de blesser l'humilité. Et voilà que ceux à qui elle doit tout naturellement s'en remettre diffèrent profondément par les conceptions et le tempérament.

L'année suivante, le départ de l'abbé Charlet la laisse encore dans une plus grande angoisse. Il est nommé

vicaire à l'église Saint-Pierre-Saint-Paul, à Lille. Louise continue à lui écrire, mais quand les réponses tardent, elle est désemparée. Ne cherche-t-elle pas anxieusement la volonté de Dieu ?

Quelle épreuve que ceux en qui elle a la plus grande confiance divergent de plus en plus! Et comment, si Dieu permet cette divergence ne lui donne-t-il pas une motion impérieuse qui la fixerait sur son choix ? Les religieux, l'abbé Charlet, dès le principe lui ont donné ce conseil : obéissance absolue à votre curé. Il est manifeste que l'œuvre étant paroissiale, s'occupant de catéchismes, si elle se généralise fera des filles de Louise Nicolle des auxiliaires des curés ? S'il est manifeste aussi qu'il n'y ait aucune incompatibilité entre cet objet et la vie de tertiaire dominicaine, il n'en est pas moins vrai que depuis plusieurs années, malgré quelques démarches, l'heure n'est pas venue, Louise n'a pu affilier sa fraternité; tandis que M. Carlier est évidemment en position de donner tous accroissements à l'œuvre et la faire agréer de l'évêque le moment venu. Il faut savoir ce qu'on veut, ou plutôt ce que Dieu veut, et Louise ne le sait pas, ne le sait plus; elle comprend que M. Carlier ne lui dit pas tout le fond de sa pensée; mais que son esprit est en travail. L'indécision ne se prolongera pas sans limite. Une circonstance se présente, si providentielle que même si l'imagination s'en mêle, s'il reste juste assez de signes contraires pour continuer en le cœur de Louise la sourde angoisse, son esprit bientôt ne pourra plus hésiter.

En 1886, Mgr Hasley autorise M. Carlier à ériger en communauté religieuse les compagnes de Louise Nicolle.

Chargé par l'évêque d'élaborer de nouvelles règles, M. le Doyen, sans tout dire à Louise, mais lui en disant assez pour porter au comble ses appréhensions, part pour la Belgique visiter les béguinages. Il est beaucoup moins embarrassé que Louise d'une fondation; il bâtit en pensée son Ordre, et même ses Ordres, comme un architecte sa maison; il regarde, il compare.

Entre temps, Louise tombe malade. Ne refuse-t-elle pas quelque chose au bon Dieu en résistant encore au courant qui l'entraîne ? Elle sent la mort proche, réclame les derniers sacrements... son œuvre va-t-elle disparaître avec elle ? Et cependant M. Carlier se dépense sans compter autour d'elle avec beaucoup de bonté et l'entretient de ses projets, de la gloire du Sacré-Cœur qu'elle procurera.

Ses jours de souffrance, écrit-il dans la *Vie*, ont été pour elle une vraie retraite : se croyant très gravement atteinte, elle ne se résignait à rester sur la terre qu'à la condition que nous l'aiderions à faire tout le bien possible et à devenir une sainte. Elle nous disait que plus une considération humaine ne l'arrêterait... elle nous pria, un matin, de lui accorder la permission de demander un signe au Sacré-Cœur, comme témoignage qu'il agréait son désir : ce signe était de pouvoir venir à l'église après trois jours. On se hâta de commencer un triduum de prières au divin Cœur et à la sainte Vierge. Le jeudi 2 décembre, nous pûmes sans imprudence permettre à la malade, qui se trouvait bien, d'aller communier à l'église le lendemain, premier vendredi du mois !

Aussitôt il y a une détente, — ou peut-être une tension dans un autre sens. Elle suit avec fougue la lumière qu'elle possède. Elle, dont son premier supérieur, M. Martin, avait dit qu'elle ne pourrait se passer d'une direction suivie, se décide enfin pour celle de M. Carlier qui de supérieur devient en même temps père spirituel...

Je vais très bien ce matin. Je n'ai plus qu'un désir : travailler pour Dieu et les âmes. Du reste, je n'ai la santé qu'à cette condition. Je ne puis reculer; ma promesse a été formelle. Je n'attends que votre mot d'ordre... Je suis désormais entre vos mains, mon Père, comme le petit morceau d'argile. Pétrissez, broyez, taillez, brûlez...

Et elle le supplie de l'humilier, de la laisser à l'obscurité; elle a le secret espoir que la fondation pourra se faire sans qu'elle en soit la tête : elle garde aussi le secret

espoir que saint Dominique y prendra sa place. Elle pense que les indications providentielles qu'elle semble avoir reçues mettent un terme aux ballottements dont elle était secouée et lui commandent d'accepter les idées de M. Carlier sur la fondation, — mais elle tient à recevoir l'avis du P. Boulanger, à qui elle demande la permission, au mois de mars, de prendre pour directeur M. Carlier. Elle cherche son repos dans une abjection de tous les instants et croit que ce bon Père la lui procurera. Ce fait n'est pas sans précédent; comment se formaient les ermites au désert si ce n'est d'abord par la soumission à un maître ? Cela n'est-il pas plus écrasant, plus mortifiant que la soumission à une règle même ?

Le secret sacrifice

Elle se trompe si elle croit que M. Carlier est en mesure de l'humilier beaucoup... il a bien trop d'admiration pour elle pour que les épreuves qu'il inventera ne revêtent un caractère artificiel, qui contraste avec la large direction antérieure, le langage simple et pourtant embrasé de M. Charlet... mais elle a la passion de l'obéissance matérielle comme d'autres ont celle de la pauvreté matérielle. C'est une sorte de disposition irrésistible de son tempérament, un trait accusé de sa figure morale. Alors, son parti étant pris, elle ne résiste plus, elle attend du ciel qu'il résolve un jour cette contradiction accidentelle entre la voie antérieure où elle s'était engagée et celle qu'elle suit maintenant. Une belle lettre, qui contient une évidente lumière au milieu de frémissements à peine maîtrisés, montre la sorte de paix douloureuse qui se fera peu à peu dans son âme (24 juillet 1888) :

> En reconnaissance de la grande grâce que Dieu m'a faite aujourd'hui en vous inondant de lumière, j'ai promis de ne plus revenir sur les questions jugées par vous. Cette résolution m'a coûté cher, elle m'amènera de grands combats, mais je veux être toujours fidèle... Je confesse ma

lâcheté, j'ai parfois hésité quand il s'est agi de dire, d'écrire un mot, de faire une démarche pour l'extension de l'œuvre. Ce matin, Notre-Seigneur m'a fait une grande grâce pendant l'oraison : pour la première fois, j'ai un peu compris que *le rien n'est rien, pas même un obstacle* ; que n'être *rien*, ce n'est plus du tout compter avec soi ; et que si je me sentais vraiment *rien*, je ne redouterais plus ma nullité, mon incapacité.

Et ces questions sur lesquelles Louise ne veut plus revenir, n'est-ce pas principalement cet attachement à l'Ordre dominicain. Si nous insistons sur ce crucifiement de son cœur, c'est que la vertu de cette femme y apparaît en sa grandeur et en sa force. Elle écrivait, peu auparavant, à un Père (5 février 1888) :

J'ai parlé avec une énergie que je ne me connaissais pas. Il a vu combien j'aimais votre Ordre. Que saint Dominique plaide auprès du Cœur de Jésus la cause de ses pauvres petites tertiaires qui voudraient être ses vraies filles.

Et à M. Carlier :

Je vous demanderais pardon, mon Père, d'avoir paru tenace, entêtée, obstinée, si je ne croyais pas avoir bien fait en vous laissant voir les éruptions de mon volcan... et si je n'étais rassurée par la pensée de vous avoir fait connaître la violence de mes attraits... Non, le cœur si délicat du bien-aimé Jésus ne détachera pas ses pauvres petites servantes du Bienheureux Père saint Dominique qui les a accueillies. Vous m'avez dit, mon Père, que vous seriez *saintement indifférent*, je demande au cœur si aimant de Jésus de vous faire notre éloquent avocat auprès de Monseigneur l'Archevêque à qui, j'espère, vous daignerez représenter avec votre cœur :

1) Mes vingt années d'attache dominicaine.

2) Les conseils, les consolations, les exemples que j'en ai reçus.

3) Mon attrait profond et intime pour le genre d'apostolat, pour l'esprit de saint Dominique.

4) L'affection de mes sœurs pour le Tiers-Ordre.

5) Les secours que nous trouverions chez les Pères Dominicains pour le recrutement.

Maintenant, mon Père, que j'ai encore donné une fois libre cours à mon ardent désir, c'est tout... Je remets cette cause qui m'est très chère entre vos obligeantes mains, je la confie à votre cœur de Père, et je n'y veux plus penser.

Peine perdue ! Au début de février 1888, après toute une année d'études, l'association naissante est officiellement approuvée par l'archevêque, qui lui donne son nouveau nom : « Humbles Filles du Sacré-Cœur ».

Quelques jours après, le 15 février, M. le Doyen devient Vicaire général. Les vingt religieuses font leurs promesses solennelles le 13 mai. Louise n'a même pas obtenu que saint Dominique fût nommé dans la formule! Le témoignage d'une associée de la première heure, Elmyre Fontaine, nous révèle le secret crucifiement de ces femmes, qui font taire tous leurs attraits pour suivre leur vocation : « La veille de la profession, notre Mère nous dit : « Mes enfants, nous allons faire demain notre profession « religieuse. Nous la ferons d'après notre règle, mais, « dans le fond de notre cœur, nous ajouterons : en union « avec saint Dominique, *car ce ne fait pas l'ombre d'un « doute que notre Association sera affiliée un jour à l'Or- « dre de Saint-Dominique.* »

L'oblation

L'hiver est mauvais pour les poitrinaires, surtout l'hiver dans le Nord. Louise a maintenant des établissements à visiter, des religieuses à assister. Elle circule dans la ville, dans le département, par tous les temps, dans les wagons de chemin de fer si peu confortables à cette époque, elle attend dans les gares, à tous les courants d'air, et ne peut se soutenir que d'un peu de lait. En février 1889, elle a déjà aggravé son cas en s'enfonçant dans la nuit, par une pluie battante, jusqu'au faubourg de Tour-

nai pour courir auprès d'Elmyre Fontaine mourante. Le lendemain elle crache le sang. Le surlendemain elle assiste à l'enterrement sous la neige. « Un gros rhume la tient tout le reste du mois, forcée de se soigner et d'éviter le froid. » Et cependant, à peine remise à peu près, le 6 mars, Mercredi des Cendres, elle ne veut pas remettre une visite pour laquelle elle prit jour. Lille, Armentières, Cambrai, retour par Lille, Tourcoing en deux jours, avec de la neige aux pieds... Le 7 elle se couche pour ne plus se relever.

Ce n'est plus à présent un homme, si saint qu'il soit, qui est son « maître », c'est la Croix !

Grâce au récit d'un cousin qu'elle avait sauvé du désespoir, Albert Davaine, nous pouvons suivre le progrès de son mal et de son amour. Mars, avril, mai, juin, juillet, que ces mois paraissent longs dans ce récit journalier ! Abcès dans la bouche, envahissement progressif de la tuberculose dans tout l'organisme avec ses réactions, démangeaisons affreuses du cuir chevelu, raideurs et saccades de tous les membres par secousses, avec quelques périodes de calme relatif. Une sorte d'abrutissement bien pénible apporte encore la crainte d'un envahissement du cerveau qui lui sera épargné. Quel calvaire! Là-dessus, des traitements fatigants ou humiliants : inhalations, piqûres — qu'elle voudrait repousser comme trop coûteux, mais qu'elle accepte, docile, parce que maintenant elle n'est plus qu'une pauvre chose malade, une pauvre et humble fille de l'Amour sacré qui l'a prise au mot, qui en fait un rien... même pas un obstacle... Elle écrit le 25 avril :

> Dieu permet que je sente le travail de *destruction*, d'*anéantissement*, de *dépouillement*, que cette épreuve opère en moi... Mais je comprends que c'est une grâce insigne d'être ainsi humiliée jusqu'aux dernières profondeurs de mon être. C'est un travail divin que la maladie opère en moi... Dieu ne pouvait m'accorder une plus précieuse faveur... Il me veut sainte.

Mais la ressemblance divine s'accentue avec l'apparition de grâces plus mortifiantes encore :

> 26 avril. — Je ne vois plus rien, rien en moi dans le passé ni dans le présent qui puisse me rendre agréable à Dieu. Je suis cernée, environnée de toute part par le trouble, l'ennui, l'accablement d'esprit, le dégoût... Il n'y a que de loin en loin un éclair qui me rende lumière et courage... la Croix me paraissait douce quand le corps seul souffrait. Elle est dure maintenant que l'âme est triste... Ah ! que j'avais besoin d'être broyée, de passer au creuset !...

Mais « avec ceux qui l'approchent, sa sérénité extérieure ne se dément pas. On ne lui surprend aucune plainte ». « Je suis bien, me dit-elle, je suis avec le bon Dieu. »

Elle reçoit l'Extrême-Onction le 9 mai, et deux jours après une consultation confirme à l'entourage qu'elle est perdue : simple question de temps.

Et cependant Louise elle-même ne sait à quoi s'en tenir! Un miracle paraît à sa foi chose si simple... et ses enfants le réclament avec tant d'amour !

Dans la première semaine de juin apparaissent de grands maux de tête. Sa voix a complètement disparu... c'est d'une écriture difficile et abrégée qu'elle communique de temps en temps avec ceux qui l'approchent. Aux deux jeunes filles qui la soignent : « Mes bien chères enfants, il m'a échappé impatiences, vous me le pardonnerez — elles tiennent à ma maladie, pas à mon cœur. » — Ces jours de Pentecôte où elle traverse de nouveau une épreuve de découragement et de frayeur devant la pensée de la mort, elle n'en reçoit pas moins avec affabilité tous ses neveux et nièces profitant des fêtes pour venir la voir. Graduellement, peu chaque jour, elle s'affaiblit. Après un grand vomissement de sang où on a cru la perdre, et jusqu'à la mort, l'abattement devient plus pesant entre des crises plus violentes. Elle a ce mot impressionnant,

qui montre bien la valeur de la grâce purifiante qui lui est appliqué et qu'elle reçoit d'une parfaite correspondance — mot qui nous touche encore plus que toutes les autres paroles de son « Enseignement religieux », parce que celles-là étaient écrites dans l'éclat d'une brillante illumination, celui-ci griffonné pour son père spirituel entre deux crises :

> Dites à nos sœurs d'être saintes avant la maladie — malade on ne se sanctifie guère. — Plongez-les dans l'humilité. Nous n'en savons pas encore le premier mot !

Et à son cousin : « Priez, car je sens un peu une horreur naturelle des derniers moments. » Ce qui lui reste de vie n'est plus qu'une attente du passage, auquel la prépare immédiatement la mort de sa mère, l'objet jadis de tant de soins inquiets, à qui elle pense encore sans cesse, — et qu'une aggravation subite de son état d'infirmité emporte en quarante-huit heures, dans la chambre au-dessus.

Louise ne pleura pas...

> Quand ensuite je la vis, écrit son cousin, elle me montra seulement du doigt la chambre du haut, me serra la main plus fort qu'à l'ordinaire, et joignit ses mains pour me dire de prier. Nous n'échangeâmes pas une parole.

Quelle majesté dans le dernier jour des élus, qu'ils sont touchants à contempler à l'heure de leur départ, au moment où ils vont être délivrés de ce corps de mort !

Tous se réunissent autour de Louise le 31 juillet. « Elle se met à nous regarder tous l'un après l'autre, très gracieusement. C'était l'adieu. A toute sa famille, à ses filles, au docteur, à la sœur, elle donna ainsi une mention spéciale... Sa figure rayonnait plutôt. Elle était en ce moment très belle. Peu après, elle fit approcher sa sœur et lui dit à l'oreille distinctement : « *Je ne savais pas que c'était si doux de mourir.* » Elle fit réciter ensuite la fin des dernières prières que l'on avait interrompues et elle-

même prononçait les réponses. Quand elle fut seule avec Céline elle lui dit encore : « *Je veux tout ce que le bon Dieu veut.* »

Et Il voulut, quelques heures après le viatique reçu dans la soirée, une nuit d'agitation fiévreuse et d'angoisses, accompagnée de délires et de grandes frayeurs... qui se termina dans le matin calme d'une agonie douce.

Vicissitudes

« A sa mort, écrit *L'Année Dominicaine* de septembre 1889, il y eut une explosion de vénération. Notre sainte Mademoiselle Louise est morte, disait-on, et pendant les trois jours où son corps fut exposé, on vint en foule lui faire toucher des objets de piété : des mères apportaient leurs petits enfants à qui elles faisaient baiser les mains de la sainte. »

Elle est fêtée ainsi sur son lit de mort le jour même de Saint-Dominique. Est-ce un hasard ? Cette coïncidence frappe M. Carlier qui la note dans le *seul* passage de son livre de 452 pages, pieusement consacré à Louise, où il prononce le nom de ce grand saint... Mais non, ce n'est pas un hasard, c'est un présage — qui annonce la belle et instructive conclusion de cette histoire.

La fondation, abandonnée dès sa naissance par sa fondatrice avec sa dot de mérites, poursuit son développement silencieux, encadrée par les premières associées de Louise, bien surveillée et protégée par Mgr Carlier, qui se dévoue de tout cœur pour elle, mais a bien du mal, les premières années, à lui faire surmonter l'épreuve du recrutement que prévoyait Louise... Il écrit à la première supérieure, en 1893, pour lui communiquer ses projets avant d'en parler à l'archevêque, et termine ainsi sa lettre : « En somme, je ne vois que deux solutions : 1° rester ce que nous sommes en tâchant de propager l'œuvre, mais en laissant à MM. les Curés la responsabilité des personnes admises dans leur groupe et qui jamais ne grè-

veraient la communauté tant que celle-ci n'aurait pas pris sa forme régulière. 2° Essayer, si Monseigneur y consent, des avances auprès des Dominicains. »

Quel chemin parcouru, après quatre ans seulement ! Et pourtant, car tout est admirable dans la chronique des œuvres de Dieu, ce n'est pas cet inconvénient de recrutement qui va ramener l'œuvre à son point de départ, comme si c'était là cause trop naturelle. Il ne dépend pas de M. Carlier, changé, de changer l'œuvre! Près de trente ans encore elle se développe dans les départements du Nord — dévouée à l'enseignement religieux des jeunes filles pauvres, et à toutes les œuvres parallèles, dans l'esprit que nous avons étudié, mais sans aucune attache avec l'Ordre de Saint-Dominique, sans autre souvenir même de la règle du Tiers-Ordre que quelques pratiques, le *Salve Regina* du soir, le chapitre des coulpes, une communion générale le jour de Saint-Dominique.

Ce n'est qu'en 1921, à l'occasion de la publication du nouveau Code de droit canon que Monseigneur l'archevêque de Cambrai, ordonnant la révision et l'adaptation de toutes les Constitutions aux nouvelles prescriptions, et venant à connaître providentiellement aussi la pensée intime de Louise, lui donna sans hésiter la sanction de l'autorité de l'Église, en chargeant aussitôt le Provincial des Dominicains, le R. P. Monpeurt, de réviser la règle primitive et de l'adapter non seulement au nouveau droit mais aux Constitutions dominicaines. Le 4 août 1921, la Sœur Supérieure générale recevait le diplôme authentique de son affiliation. « Voilà le plus grand miracle de Louise, s'écria Mgr Carlier; elle a obtenu après sa mort ce qu'on lui avait refusé durant sa vie... »

Depuis le printemps 1932, après enquête ordonnée par Mgr l'archevêque de Cambrai, le R^me^ Maître Général a décidé d'introduire la cause de Louise Nicolle. Puisse cette cause attirer à elle encore bien des âmes douces et humbles de cœur et prêcheresses comme elle !

Pierre Cras.

Marie de Sainte-Thérèse

L'accord du parfait amour [1]

Elle possède une parfaite conformité à la volonté de Dieu en toutes choses. Rien ne peut la troubler. Elle n'a, avec Dieu, qu'une seule volonté (2).

Par l'abandon total de moi-même, que j'ai fait par pur amour, je suis toute donnée à mon Bien-Aimé; et la volonté de mon Bien-Aimé est devenue ma volonté. Cela m'a valu une stabilité de sentiment en tous événements qui peuvent se produire en moi ou bien chez d'autres, quand Dieu le veut ou le permet. Dans cet état de conformité et d'union à la volonté divine, tout devient doux qui était amer; ce qui était difficile devient facile et agréable; en un mot, tout se change en joie et en repos délicieux. C'est pourquoi toutes les misères de ces temps troublés et les dévastations qui couvrent le pays ne parviennent pas à m'attrister, quand je pense que Dieu dispose toutes choses et les permet en vue d'un plus grand bien. Il doit avoir l'intention de faire sortir un plus grand bien de toutes ces misères, de ces angoisses et de ces ruines, comme il fait naître des cendres d'un phénix brûlé un jeune oiseau, plus splendide et plus fort. Cela n'empêche qu'il est bien permis d'appeler la grâce divine et qu'elle nous délivre de nos ennemis. Il faut seulement que cette prière soit faite dans un sentiment de résignation et d'humble soumission au bon plaisir divin (3).

(1) *La Vie Spirituelle* a déjà publié plusieurs passages des œuvres de Marie de Sainte-Thérèse traduits du flamand. Voir, en particulier, avril 1935, p. 66, la notice sur ces œuvres.

(2) Vol. I, II[e] partie, ch. IX.

(3) Le XVII[e] siècle fut pour les Pays-Bas espagnols un « siècle de

Mon Bien-Aimé me fait comprendre qu'une âme déiforme doit rendre toujours le même son, quel que puisse être son état intérieur Sa louange aura une résonance d'impassibilité, de résignation, d'indifférence, de calme et d'identification de la volonté à celle de Dieu. Elle ne fera pas de différence entre les divers états intérieurs où elle peut se trouver, n'en préférant aucun et n'y attachant pas même une trop grande attention. Car de les analyser avec trop de complaisance et puis de s'en plaindre est une chose très contraire à la simplicité et un signe évident que nous cherchons autre chose que Dieu et sa très sainte volonté.

C'est pourquoi mon Bien-Aimé se plaît, depuis quelque temps, à placer mon âme dans des dispositions très diverses qui sont autant d'occasions d'éprouver cette vertu et de l'exercer. Mais, vraiment, comment me serait-il possible d'avoir des inclinations ou des désirs non conformes au bon plaisir divin, puisque mon Bien-Aimé semble avoir transformé mes désirs et ma volonté en sa propre volonté et en ses désirs? Si bien qu'il me paraît impossible de ressentir quelque désir ou quelque vouloir différents de ses désirs et de sa volonté en toutes choses, en toutes circonstances, en toutes rencontres, sans la moindre exception.

La conformité parfaite à la volonté divine découle d'un pur amour. Elle produit dans l'âme une indifférence à l'égard de toute chose et une grande liberté d'esprit. La Vén. Mère ne vit plus que pour Dieu, indifférente à tout et incapable d'être troublée par rien (1).

Cette transformation de ma volonté en la volonté de

malheur ». Marie de Sainte-Thérèse fait allusion, dans ce passage, à l'une des guerres de Louis XIV et, vraisemblablement, à la deuxième dite « de Dévolution » (1667-1668) au cours de laquelle les troupes françaises envahirent une grande partie du pays.

(1) Ch. x.

mon Bien-Aimé a été la suite, l'aboutissement ou le prolongement d'un amour très pur. Je l'aimais plus que moi-même, plus que tout ce qui me concerne pour le temps ou pour l'éternité. Il s'en est suivi que tous les différents états où se trouvait mon âme me devinrent également agréables. J'étais contente, tout en étant parfois dans un extrême dénûment d'esprit, dans les ténèbres, dans les délictions et dans une grande misère d'âme et de corps. Si même, — sans être coupable —, j'étais plongée dans l'enfer, il me semble que cette conformité à la volonté divine resterait invariablement ancrée dans ma volonté, comme si ces tourments ne me regardaient pas ou comme si j'étais pour moi-même une inconnue.

Ah! mon Révérend Père, cette union, cette conformité de la volonté me vaut une telle liberté d'âme qu'il m'est impossible de l'exprimer. Tous les liens de mon âme sont rompus. Il ne reste plus une attache, plus de recherche personnelle, plus de vie hors de mon Bien-Aimé et de sa sainte volonté. Je ne me sens plus liée ni aux grâces, ni aux faveurs, ni aux goûts, ni aux lumières, ni aux touches, ni aux consolations, ni aux prévenances tant divines qu'humaines. Emportée par l'amour pur et sans mélange de mon Bien-Aimé, mon âme survole toutes ces choses, l'aimant lui seul, simplement pour lui et en lui. Ce pur et véritable amour m'empêche de penser à moi, de me soucier encore de mes intérêts tant éternels que temporels. Je laisse régner mon Bien-Aimé; et qu'il ait toute puissance sur moi et sur toutes les créatures, selon les conseils de sa divine volonté. Je ne puis me soucier si ces conseils me seront favorables ou non, s'ils suivront la pente de mes goûts naturels où s'ils leur seront pénibles. Je possède une parfaite union de conformité de ma volonté à la volonté divine. Mon vouloir et mon non-vouloir sont une seule chose avec ceux de mon Bien-Aimé.

Cette unité de vouloir me fait vivre uniquement pour le Bien-Aimé et en lui; de sorte que je ne vis plus pour moi et en moi, ni en rien qui n'est pas le Bien-Aimé. Il

est tout entier pour moi, et moi, je suis toute pour lui, comme deux qui ne sont plus qu'un seul, par l'amour, par la volonté, par la compréhension et par le désir.

La conformité ou l'union à la volonté de mon Bien-Aimé et la connaissance de mon propre *rien* me donnent une telle stabilité, une telle indifférence; elles causent en moi une telle mort à tout ce qui est de moi ou du monde; elles me rendent à ce point insensible à toutes choses, qu'il m'est devenu impossible de vouloir autrement que Dieu ne le veut, le décide ou le permet. Cela provient surtout de ceci : que la lumière divine me montre la sagesse, la bonté et l'amour de Dieu. Et c'est avec un respectueux amour, avec admiration, avec un affectueux respect qu'il m'est donné d'adorer ainsi les conseils de la Providence dans tout ce qui arrive. Ma soumission est entière et mon acquiescement parfait, parce que je pense et crois d'une foi vive que la suprême sagesse, la bonté et l'amour les plus parfaits ont ordonné toutes ces choses, d'une manière infiniment plus parfaite qu'il ne me serait possible de les concevoir et de les disposer.

Oh! comme il est facile d'acquiescer avec amour et soumission à la volonté toute sage, toute bonne et toute aimable de Dieu, qui gouverne toutes choses!

Le Bien-Aimé lui enseigne à suivre toujours sa conduite et à se soumettre aux motions divines. Il lui apprend aussi le renoncement ainsi que l'abandon aveugle au bon plaisir de Dieu (1).

Un avertissement intérieur m'apprend aussi à m'abandonner toujours avec plus de résignation au bon plaisir divin en me renonçant davantage. Il faut avancer dans l'incertain, pleinement confiante que Dieu lui-même saura me diriger, parlant et exhortant par ma voix et me

(1) Ch. xi.

faisant agir selon les conseils de sa volonté. Ainsi, par exemple : lorsque j'aurai besoin de faire quelque exhortation, il ne faut pas que, pour m'y préparer, j'abandonne la prière, ni le repos en Dieu, ni rien de ce qui concerne la vie régulière. Je devrai faire toute chose en son temps, fermement confiante que le Bien-Aimé saura me donner de faire ensuite, en un quart d'heure, beaucoup plus que je n'aurais fait en préparant pendant des heures entières ce que j'aurais eu à dire ou à conseiller.

Et alors j'ai dit à mon Bien-Aimé : « Si ce n'est que vous dictiez, que vous parliez par ma voix, que vous n'agissiez par moi, je ne puis ni écrire, ni parler, ni agir. Voyez : je vais à Vêpres avec les autres, ou je vais à Complies, ou je vais dormir, parce qu'il en est l'heure. Après, vous devrez tout faire tout seul! »

Lorsqu'il m'est arrivé, dans la suite, de négliger cette lumière et que, sans tenir compte de cette conduite divine, je voulais agir à ma guise et d'après ma raison naturelle, il s'est fait que mon intelligence s'est obscurcie, je ne pouvais plus rien faire par mes propres moyens. Souvent alors il m'était suggéré ensuite, et d'une manière très subtile, d'écrire ou de faire une exhortation ou quelque autre chose pieuse. Cette suggestion s'accompagnait d'une certaine disposition intérieure à m'en remettre nûment à la conduite de Dieu et d'en attendre la motion du bon plaisir divin. Tout ceci donne l'occasion de pratiquer un grand esprit de renoncement, car il faut veiller sans interruption à demeurer sous la dépendance de l'action de Dieu, quand et comme il lui plaît, et tâcher de ne rien vouloir ou refuser, si ce n'est ce que Dieu veut ou ne veut pas.

Telle est la parfaite conformité ou l'union à la volonté de Dieu. Elle implique un incessant renoncement à son propre jugement et à sa volonté propre. Elle constitue un état de haute perfection et sert de disposition excellente pour se laisser transformer en Dieu, pour être entièrement possédée par lui et pour recevoir les motions divines

qui nous font agir selon le mode divin. Il faut ici pratiquer une mort parfaite de la nature. Mais cette mort aboutit à la résurrection d'une vie nouvelle dans le Christ. Mon Bien-Aimé m'y invite. Oh! comme je l'ai suivi avec confiance! O vie divine! O parfaite unité de vouloir et de non-vouloir de l'âme et de Dieu!

La conformité de sa volonté à la volonté divine la rend indifférente à tous les états intérieurs où Dieu la place, — ce qui la rend comparable aux Bienheureux (1).

Quel que soit l'état où se trouve mon âme, je me sens toujours contente, satisfaite, en paix. Il me semble ne pas pouvoir désirer autre chose. C'est là vraiment une grande grâce. Elle permet de conserver toujours une invariable simplicité, une égalité d'âme, une paix parfaite, un repos non troublé.

Cette égalité d'âme, cette stabilité de paix intérieure me donnent une grande liberté d'esprit et me dégagent de toute attache à quelque méthode, pratique, exercice, disposition intérieure, illumination, consolation, faveur ou goût sensible, touche divine, révélation ou autres choses semblables. Je me sens vraiment disposée à me laisser modeler de toutes les façons, à la convenance de mon Bien-Aimé, sans aucune préférence personnelle.

Il m'est arrivé parfois de m'étonner en voyant combien peu j'avais de préférences dans les différents états intérieurs et parmi la diversité de l'action divine dans mon âme. Et pourtant, il m'arrivait de subir des choses si différentes! Car la splendeur et la jouissance et l'amour, dans la fruition divine, sont bien plus éclatants dans un temps que dans un autre. Et l'on goûte en Dieu des grâces, tantôt plus et tantôt moins éminentes. Les degrés des grâces où l'âme est établie sont parfois incomparables

(1) Ch. XII.

entre eux. Il y apparaît plus de diversité que dans l'état de gloire des Bienheureux au ciel. Mais tandis que je m'étonnais de tout ceci, j'en ai reçu un certain éclaircissement et j'ai compris que l'égalité d'âme, l'absence de préférence, cette paix intérieure parfaite, et même ce rassasiement des désirs que je crois éprouver dans tous les états intérieurs, découlent de la conformité et de l'union de ma volonté à celle de mon Bien-Aimé. Mon vouloir, mes désirs, mes inclinations sont fondus entièrement et changés en vouloir divin. Je ne possède plus ma volonté propre, mes désirs propres, mes inclinations, mais uniquement la volonté de Dieu, à laquelle ma volonté est unie. C'est ainsi que je ne vis plus pour mes satisfactions, pour mes désirs... mais seulement pour mon Bien-Aimé, et en lui. Aussi toutes choses et tous les états intérieurs me sont-ils indifférents, puisque je prends tout et vois tout comme étant la parfaite volonté de Dieu.

Il me fut montré en outre, par une lumière intérieure, que ceci constitue une sorte de béatitude qui nous assimile de quelque façon aux Bienheureux. Ceux-ci possèdent, tous et chacun, une pleine satisfaction, un rassasiement complet dans le degré de gloire et d'amour sanctifiant où Dieu les a placés. Aucun d'eux ne souhaite d'être égal aux autres; mais chacun est satisfait du sort qui lui a été fait selon le bon plaisir divin et tel qu'il fut établi par Dieu de toute éternité.

La Pudeur

Un livre précieux vient de paraître sur la pédagogie de la pudeur, cette exquise vertu qui est sans doute, avec la charité, le fruit le plus accompli du Christianisme (1). Les plus grands des païens en eurent la nostalgie, comme de quelque chose qu'on a possédé, qu'on a perdu, qu'on voudrait avoir et qu'on ne peut pas atteindre. Mais, dans notre civilisation moderne, où elle a pris enfin racine chez les âmes privilégiées, que d'embûches autour d'elle! C'est merveille au fond qu'elle puisse se maintenir au milieu de tant de menaces, et qu'on la voie passer, dans nos grandes villes, entre deux murailles prêtes à s'abattre, comme Israël au milieu des flots, simple, innocente, connaissant et ignorant, percevant et pardonnant à ceux et celles qui ne savent ce qu'ils font.

Qu'est donc ce divin instinct, sinon une sorte de sentiment métaphysique et qu'on ne peut expliquer

(1) J. de la Vaissière, *La Pudeur instinctive*, Les Éditions du Cerf (Les sciences et l'art de l'éducation).

tout entier par une réaction défensive de la nature contre des dangers naturels ou sociaux, tant il paraît témoigner d'une destinée angélique.

S'il est un écrivain qui a su parler de la pudeur ainsi qu'il convient, c'est-à-dire par touches qui effleurent et presque sans avoir à la nommer, c'est Joubert. Vous vous rappelez comme il a décrit sa raison d'être. A l'entendre, ce serait une sorte de barrière diaphane, d'enveloppe protectrice mise par la nature autour des sens et de la conscience et qui arrêterait tout excès d'influence. Elle subsisterait tant que notre caractère n'a pas pris sa consistance, tant que nous ne sommes pas capable de recueillir et de fixer des impressions éternelles. Mais, alors même que la raison et le caractère se sont formés, la pudeur demeure encore, note Joubert, pour ne laisser pénétrer en nous que des émotions ménagées et des sentiments approuvés. Elle subsiste donc jusqu'au grand âge. L'onde sanguine qui la signale et qui voudrait encore, comme au jeune temps, colorer nos joues, intervient alors pour nous avertir de toute démesure, et pour s'opposer, dit encore Joubert, au plaisir excessif que peut nous causer la louange.

Il est si vaste le domaine de cette gardienne d'intégrité qu'il va bien au-delà des limites étroites où le langage voudrait l'enfermer. Ce n'est point seulement à l'indécence que la pudeur s'oppose, mais à toute indélicatesse. Comme on vient de le voir, elle dissout ces tentations subtiles qui portent la conscience des justes à se mirer en elle-même pour goûter du plaisir dans son image. Elle nous délivre de cette impureté qu'est la

complaisance en soi, et qui nous inquiète d'autant plus que l'autre nous harcèle moins : complaisance dont il faudrait pouvoir se défaire, non pas tant comme d'un défaut qu'on repousse et combat, mais comme d'une inélégance suprême, ou encore comme d'une erreur contre cette loi de vie qui veut que tout bien véritable demeure caché, tant qu'il n'est pas nécessaire pour le service.

Mais, de nos jours, que de fautes envers cette seconde pudeur qui est la pudeur de l'âme? Que de « publications » de ce qui aurait dû demeurer secret, que de lettres livrées trop tôt au public, que de tapage! Je sais bien que ces documents édifient, et d'autant plus qu'ils n'étaient pas faits pour le grand jour. Mais, pourquoi cette hâte! Et comme on regrette ce temps où l'anonymat était la règle des journaux et des revues : alors la personne disparaissait derrière l'œuvre, et ne se signalait que par là.

P. Valéry faisait remarquer que l'inflation de publicité ayant fait tomber à rien la puissance des adjectifs les plus forts, on doit désormais se fatiguer l'esprit à chercher de quoi glorifier les gens. Dans nos congrès et nos journaux catholiques, on peut encore trouver qu'il y a trop d'admiration mutuelle, trop d'encens hors du sanctuaire. On me dira que c'est un moyen de faire disparaître les différences en nivelant tout dans l'égalité de l'excellence. Mais comme on se prend à

regretter l'admirable mesure observée par le XVII[e] siècle et dont les prêtres de Saint-Sulpice ont gardé l'inimitable marque. On me parlait hier d'une ville paisible de province où un conférencier venu de Paris avait répété une conférence à grand effet et que personne n'avait applaudi. Le lendemain il s'informe de ce qui a bien pu les choquer. — « C'était trop bien, Monsieur, lui répondit-on, nous n'avons pas osé applaudir... » Il y a des personnes qu'on estime tant que le moindre compliment expire sur vos lèvres.

Voyez le Christ qui, disposant d'une puissance infinie, en était pour ainsi dire gêné, à tel point qu'il a fallu lui arracher les grands miracles. Et même alors, il les opérait si discrètement qu'on ne comprenait pas. Le Christ, qui avait en quelque sorte la pudeur de sa divinité (ainsi en S. Marc, x, 18) et qui aimait à la cacher, comme on le voit par les Synoptiques.

APOSTOLUS.

Le glorieux passé des Ursulines [1]

Lorsqu'on quitte Brescia pour aller à Vérone, on côtoie quelque temps, au voisinage du célèbre champ de bataille de Solférino, le plus grand et peut-être aussi le plus beau, en tous cas le plus limpide et le plus bleu, des lacs du nord de l'Italie, le lac de Garde. Dans sa partie septentrionale, sur une longueur d'environ 30 kilomètres, on dirait un fiord de Norvège; il n'a pas plus de trois ou quatre kilomètres de large et se trouve bordé de hautes murailles. Sur les bords, de jolies villas, des lauriers roses, des orangers, des vignes, des fleurs à foison. Dans ce décor de paradis terrestre, en une petite ville au sud du lac, Desenzano, naquit, vers 1474, celle qui devait être la fondatrice des Ursulines, Angèle de Mérici.

***

La fillette, paraît-il, était jolie. Née dans une famille très chrétienne, elle eut très tôt le sens des valeurs vraies.

S'entendant complimenter trop souvent à son gré sur ses cheveux blonds, d'une longueur et d'une finesse particulière, elle les lava plusieurs fois avec de l'eau mêlée de suie *pour en ternir l'éclat* (avis à celles qui mettent le tout de la vie dans un détail de toilette, dans l'embellissement vrai ou prétendu de leur visage).

Vous vous souvenez de ce qui est dit de sainte Thérèse avec son frère Rodrigue, et comment les deux enfants se construisent un ermitage dans le jardin paternel. Angèle a une sœur; elle lui communique son ardeur pour la vie contemplative,

(1) Les Ursulines célébraient récemment le IV[e] centenaire de leurs origines. *La Vie Spirituelle*, soucieuse de faire connaître tous les aspects profonds de la vie de l'Église, est heureuse, à cette occasion, de rappeler les glorieux débuts d'une institution qui rend encore à la religion de si précieux services (N. D. L. R.).

et les deux fillettes transforment un coin de la maison en une sorte d'oratoire où, le plus souvent possible, devant un autel qu'elles ont érigé, elles iront se prosterner et prier.

A ce culte de l'oraison, la petite Angèle joint en secret le goût de l'austérité; comme elle partage sa chambre avec sa sœur, dès que celle-ci est endormie, la voilà qui se coule hors de son lit, pour, aussi longtemps que le lui permettent ses humbles forces, s'entretenir avec Dieu.

Qui ne se souvient d'avoir lu dans la vie de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus le joli trait de la petite trouvée un jour au salon, en prière, cachée par les grands rideaux; elle a quatre ans : « Que fais-tu là? » — « Je pense. » Tous les saints, avec leurs modalités particulières, sont taillés sur le même modèle; ils ont des goûts essentiels identiques : oraison, amour de la croix.

Angèle n'a que dix ans quand elle perd successivement son père et sa mère; un peu plus tard, sa sœur; c'est le détachement complet. Au fur et à mesure qu'elle grandit, elle se rend compte, — c'était alors même chose qu'aujourd'hui, immoralité des stations estivales, légèretés, imprudences, triomphe du monde sur Jésus-Christ, — Angèle se rend compte que les désordres de la société viennent du désordre des familles; que les familles dépendent de la mère, et que s'il y a peu de mères vraiment chrétiennes, c'est que l'éducation de la jeune fille est mal faite. Il faut donc remonter à la source. Mais que peut-elle tenter, elle, chétive, pour ce grand dessein?

Un jour, elle a 22 ans, dans la campagne autour de Desenzano, tandis qu'elle prie et réfléchit, voici qu'il lui semble apercevoir dans le ciel une sorte d'échelle lumineuse assez semblable à celle de Jacob; des vierges en grand nombre y montent deux à deux et qui paraissent soutenues par des anges vêtus de blanc, tandis qu'une voix intérieure lui dit : « Angèle, courage, tu fonderas une compagnie de vierges semblables. »

Dès le lendemain, avec quelques compagnes, elle rassemble des petites filles et leur enseigne le catéchisme; puis, la part de la piété étant sauve, on visite les pauvres et les malades, cherchant partout à instruire, à donner Dieu, à révéler à tous ces baptisés, dont la plupart ignorent leur baptême, la beauté et les exigences du christianisme.

Un riche habitant de Brescia possédait près de Desenzano

une maison de campagne ; un de ses enfants mourut. Angèle vint visiter et consoler les pauvres parents qui rapportèrent à la ville l'écho de sa sainteté.

Brescia voulut voir et avoir Angèle. Puis, elle se rend à Mantoue, à Solférino qui n'est guère qu'à 12 kilomètres de Desenzano, pour y demander à Louis de Gonzague, l'oncle de notre saint, la grâce d'un parent condamné au bannissement et à la confiscation.

Angèle rêve d'aller en Palestine, visiter le tombeau du Christ. Elle s'embarque à Venise ; mais à peine a-t-on fait escale à Candie qu'elle perd la vue. Continuer ? Oui, elle le veut. Elle ne vit qu'en esprit la Palestine. Au retour, on arrête comme à l'aller dans l'île de Candie. Au pied d'une image de Jésus Crucifié elle y recouvre la vue. On la ramène en triomphe à Venise malgré une tempête formidable qui détruit deux sur trois des navires rentrant des Lieux Saints. Le Patriarche de Venise veut la retenir pour lui confier la direction de ses hôpitaux. Elle croit que Dieu la veut à Brescia et décline l'offre. Lors d'un pèlerinage à Rome pour l'Année Sainte 1525, le Pape, c'était alors Paul III, veut aussi la mettre à Rome à la tête d'une maison de religieuses hospitalières. Non, Brescia, Brescia !

Mais qu'est-ce au juste que lui demande Notre-Seigneur ? Tandis qu'une nuit elle le supplie dans une oraison ardente de lui faire voir clair, il lui semble que le bon Maître lui reproche de trop tarder. Au plus tôt elle rassemble ses compagnes et leur communique un plan. Toutes s'engagent à y être fidèles et à la suivre ; c'était le 25 novembre 1535. Ce n'est encore qu'une association ; chacune garde son costume, reste chez ses parents, mais s'emploiera de son mieux à enseigner par la parole et surtout par l'exemple. Il faudra une vision de sainte Ursule pour suggérer à Angèle d'appeler ses filles Ursulines : « Si nous n'avons pas, comme la sainte de Cologne, le bonheur de gagner le ciel par le martyre, disait-elle, nous y arriverons au moins par notre pureté virginale, notre attachement à l'Église et à notre vocation. »

On montre à Brescia, place de la Cathédrale, la petite habitation où mourut la sainte en 1540, âgée de 65 ou 66 ans. On a d'elle un portrait par Moretto, artiste de la ville : la sainte était petite de taille, figure ascétique au teint blanc, aux yeux vifs, à la bouche souriante.

***

Qui dira le bien accompli par les premières Ursulines dans le nord de l'Italie. Saint Charles Borromée les aidera plus que tout autre à se répandre. Mais il faudra leur passage en France pour qu'elles acquièrent le costume, les vœux officiels de religion, la vie commune et claustrale ainsi que l'application exclusive à l'enseignement. C'est une Avignonnaise, Françoise de Bermond, qui érigea les associations fondées par Angèle de Mérici en communautés régulières. A 14 ans elle fit vœu de chasteté. Trois de ses sœurs la suivirent plus tard dans la vie religieuse.

Rien qu'un détail : elle se trouve un jour devant une pauvre fille, possédée, qu'on exorcisait. Le démon, par la bouche de la possédée, profère contre Françoise les pires injures : « Je dresserai tous mes efforts et toutes mes ruses contre toi et contre tes filles. » — « Pourquoi misérable? » répond Françoise sans se troubler. — « Parce que les instructions que tu donnes à ces petites filles sont cause que je ne puis presque rien sur elles; c'est pourquoi j'emploierai tout ce que la haine et la rage pourront me fournir en vue d'empêcher les jeunes filles d'entrer dans ton Ordre. »

Indication, n'est-il pas vrai, singulièrement significative.

Mme de Bermond fonda les Ursulines à Avignon, Aix, Marseille, gouverna pendant deux ans le premier groupe de Paris, puis installa Lyon et Saint-Bonnet-le-Château où elle mourut (1628). C'est à Lyon qu'elle avait eu le très grand bonheur de devenir une vraie religieuse, d'émettre les vœux, d'organiser la clôture et d'échanger son nom du monde pour celui de Sœur de Jésus-Marie.

A Paris, ce sera la fille d'un Président à la Chambre des Comptes, Mme de Sainte-Beuve, qui travaillera le plus à la diffusion des couvents d'Ursulines. Ayant perdu son mari à 22 ans, celle qu'on appelait, en changeant une lettre de son nom, la *sainte Veuve,* emploiera les quarante-six années que Dieu lui donnera avant de la rappeler à lui à soutenir de ses conseils, de son exemple et de son argent, l'éducation des jeunes filles.

Cette grande ardeur lui venait d'une conversation qu'elle avait eue un jour avec le Jésuite chargé du noviciat de Paris,

le P. Lancelot Marin. Elle lui avait demandé comment faire pour renouveler dans le monde l'amour de Dieu qui diminuait de jour en jour, comment contribuer à restaurer la valeur chrétienne dans les âmes baptisées, trop souvent si lâches, si peu fidèles et si ignorantes.

Le Père lui répondit : « Mademoiselle, permettez-moi une naïve comparaison que Dieu me met dans l'esprit. Figurez-vous une pomme devenue pourrie. Que faire pour la remettre en son premier état, sinon d'en retirer les pépins, de les planter en bonne terre, puis de les bien arroser et cultiver; en sorte qu'ils puissent produire des arbres, lesquels porteraient à leur tour d'aussi belles pommes que celles dont ils sont produits? Eh bien! il me semble que, pour renouveler le monde corrompu, il faudrait s'y prendre par la petite jeunesse. Saint Ignace a visé ce but en nous prescrivant l'éducation des jeunes gens. Ce serait une entreprise pareillement louable et très utile d'établir dans Paris une congrégation où l'on retirât du monde les petites filles comme d'une mauvaise terre, pour les transplanter en un terrain fertile, afin qu'ayant reçu là de bonnes instructions, elles en sortissent ainsi que d'une pépinière pour porter la vertu dans les familles. Les familles une fois bien réglées règleraient les villes, les provinces; et, par ce moyen, le monde deviendrait tout autre. Les pauvres catholiques du moins ne vivraient pas dans l'ignorance, qui est la cause de tant de vices. »

Elle acheta une maison, puis deux, dans Paris pour y installer les Ursulines. Elle-même, sans être religieuse, vivait comme une religieuse, et, de la petite maison qu'elle habitait près du monastère du faubourg Saint-Jacques, elle venait quotidiennement à l'office, parfois aussi à la récréation ou au réfectoire, multipliant les largesses.

Elle s'endormit dans le Seigneur le 25 août 1630 tandis que près d'elle on récitait le psaume *Laetatus sum*.

***

De France, une petite échappée vers la nouvelle France.

C'est une veuve encore dont Dieu va faire son instrument.

Madeleine de Chauvigny, née au début du XVII[e] siècle à Alençon, épouse de M. de Grival. Elle a une petite fille qui meurt en bas âge. La voilà libre d'employer sa fortune, qui

est considérable, au soulagement du prochain, et sa charité se porte de préférence vers les sauvages du Canada, où la France vient d'établir une colonie et les Jésuites une mission.

La reine encourage les projets de Mme de la Peltrie; et celle-ci s'embarque à Dieppe, le 4 mai 1639, avec Mlle Barré, six religieuses, dont trois Ursulines, trois Hospitalières, ainsi que le P. Vimont, de la Compagnie de Jésus, qui venait d'être nommé supérieur de la mission.

L'on parvint heureusement à Québec. Pendant trente-deux ans Madeleine de la Peltrie se consacra aux petites filles de là-bas, s'assujettissant à la clôture et à la règle des Ursulines et réclamant pour elle les offices les plus humbles; pendant dix-huit ans elle demande et obtient de s'occuper de la lingerie. Sa mort comme sa vie fut tout à la gloire de Dieu.

Mais on ne peut parler des Ursulines du Canada sans mentionner Marie Martin, née Guyard, dite Marie de l'Incarnation, dont les écrits nous ont été si précieusement conservés par son fils, bénédictin de Saint-Maur, Dom Claude Martin, écrits tant vantés, et à juste titre, récemment encore, par H. Bremond dans sa grande *Histoire du sentiment religieux en France*, au tome VI (1).

Une veuve elle aussi. Mariée à dix-sept ans, elle perd son époux à dix-neuf. Elle est sans fortune. Une de ses sœurs engagée dans un commerce considérable réclame son aide. Marie Guyard se met à la cuisine : il faudra qu'un confesseur ouvre les yeux de sa sœur et de son beau-frère sur la singularité de leur conduite à son égard et l'oubli qu'ils font de ses capacités et de son entente des affaires. On lui donne alors une part beaucoup plus grande dans la gestion de l'entreprise; il s'agissait du courtage des marchandises, et il y avait tout un peuple de domestiques et un grand nombre de chevaux, de voitures et de charrettes. Marie passe quelquefois des jours entiers dans les écuries et les magasins, et d'autres fois elle est encore à minuit sur le port à faire charger ou décharger des marchandises.

Au milieu de tout cela, une union à Dieu extraordinaire. En parler ici déborderait notre cadre (2). Cependant, son fils

(1) Bremond l'appelle « une des contemplatives les plus sublimes de l'Église universelle ».

(2) Nous renvoyons aux *Écrits spirituels et historiques de Marie de*

une fois élevé, elle songe à la vie religieuse. Les Ursulines sont venues s'installer à Tours; elle y entre.

Une grosse épreuve l'attend; son fils — le futur bénédictin — excité par ses camarades, vient de temps en temps avec toute une troupe faire du bruit sous les fenêtres du couvent, demandant qu'on lui rende sa mère. La pauvre Marie de l'Incarnation, — elle a pris ce nom en entrant au monastère, — ne songe pas un instant à quitter sa vocation, mais elle a chaque fois le cœur brisé. « Nos Mères pleuraient de compassion, entendant les cris de cet enfant, a noté Marie. Il venait à l'église et, passant la tête par la fenêtre de la grille de la communion, il disait, les larmes aux yeux et d'une voix entrecoupée de sanglots : « Rendez-moi ma mère! » On m'envoyait le voir au parloir : je le consolais...; et, s'en allant, il marchait à reculons pour me voir par les fenêtres, jusqu'à ce qu'il eut perdu de vue le monastère. »

Pauvre petit, on le comprend. Mais ne nous hâtons pas de taxer trop vite sa mère d'insensibilité. Dieu peut demander parfois, dans des cas évidemment spéciaux et moyennant des garanties tout à fait particulières, de si durs sacrifices (1).

Le 22 février 1639, à la demande de Mme de la Peltrie, Marie de l'Incarnation s'embarquait pour le Canada.

Ce que furent les souffrances là-bas, au pays des Iroquois et des Hurons, les Annales Missionnaires nous les décrivent. Les PP. de Brébeuf et Lalemand (ce dernier était le neveu de son directeur) furent brûlés, les PP. Garnier et Daniel massacrés, et tous les missionnaires des Hurons, avec un grand nombre de leurs néophytes, contraints de se réfugier à Québec. Les Pères qui avaient échappé au fer ou au feu des Iroquois avaient plus souffert que ceux qui étaient morts. Pour secourir et consoler ces pauvres sauvages que la persécution avait contraint de fuir, Mère Marie de l'Incarnation apprit leur langue; elle ne s'était appliquée jusque-là qu'à celles des Algonquins et des Montagnais. Peu après, le feu

l'Incarnation, réédités par Dom Albert Jamet, moine de Solesmes (2 vol. parus, Beauchesne), et au *Témoignage de Marie de l'Incarnation*, publié par le même auteur (ibid.).

(1) On en trouverait de semblables par exemple dans la vie de sainte Jeanne de Chantal ou d'Émilie d'Oultremont, la fondatrice de Marie-Réparatrice.

prit à son couvent et tout fut consumé, la laissant sans secours aucun dans une saison des plus rigoureuses.

La Mère Marie de l'Incarnation, au milieu de toutes ces souffrances, gardait sa joie et une union à Dieu indéfectible. La dernière grâce qu'elle demanda sur son lit de mort fut de pouvoir dire adieu à ses petits sauvages, et on en fit entrer un bon nombre afin qu'elle eut avec eux, pour sa consolation, un dernier entretien.

*
* *

Ce ne sont là que quelques traits. Ces débuts des Ursulines sont une véritable légende dorée. L'Institut n'a pas démérité depuis. Monastères de l'*Union Romaine* (1) ou couvents séparés continuent l'œuvre des commencements.

Souhaitons à tant de dévoûments et d'intelligents services d'être un jour officiellement reconnus et agréés par le gouvernement de la France. Souhaitons à beaucoup de parents de recourir aux filles de sainte Angèle de Mérici pour élever leurs filles, et à l'Institut des Ursulines de recruter de nombreuses et solides vocations pour perpétuer en pays d'outre-Atlantique et en Europe l'œuvre qu'il partage avec tant d'autres Congrégations également méritantes (2), le ministère si fécond de l'enseignement.

Raoul Plus, S. J.

(1) Font partie de l'*Union Romaine*, les monastères ayant accepté de se grouper en une seule obédience commune avec une Supérieure Générale pour tous. D'autres maisons ont préféré rester autonomes.

(2) Pour les filles, les deux Instituts enseignants les plus anciens en France sont les Ursulines, introduites dans notre pays en 1598 et la Congrégation de Notre-Dame, fondée par saint Pierre Fourier et dont le bref d'approbation par Urbain VIII est de 1628. Depuis ces dates il s'en est fondé une foule d'autres. Tous rendent des services signalés.

Les directives spirituelles de l'Église

L'ADAPTATION DE LA CATÉCHÈSE

L'adaptation de la catéchèse est l'une des tâches les plus urgentes de ce temps, et c'est un beau travail que celui qui se fait un peu partout pour renouveler de vieilles méthodes qui ne correspondent plus à la réalité présente.

La nécessité commande ces initiatives, mais l'Église elle-même les inspire et les dirige, et le récent numéro spécial de *La Vie Catholique* sur le catéchisme (14-XII-35) a permis à certaines voix autorisées de faire entendre des avis très opportuns.

Le cardinal Serafini marque en cette question quel est le « point capital » :

> Il ne suffit pas, en effet, écrit-il, de multiplier les leçons de catéchisme : il est indispensable de perfectionner sans cesse la pédagogie catéchistique. Et c'est là où se rencontre de nouveau, avec les tâches si saintes de l'Action catholique, le grand devoir de l'enseignement de la doctrine; la pratique de l'apostolat qui, à sa base, suppose, chez ceux qui l'exercent, une vraie connaissance de leur religion, les aidera, en outre, à discerner les conditions psychologiques dont le catéchiste comme l'apôtre doivent tenir compte dans les divers milieux, pour y être effectivement les ambassadeurs du Christ.

Un premier travail s'impose donc : connaître à fond les « conditions psychologiques » du petit monde à catéchiser. S'il y a une psychologie infantile générale, que la pédagogie doit apprendre, il est aussi une psychologie infantile particulière, que l'expérience et l'observation méthodique peuvent seules enseigner : « Un enfant de nos montagnes, écrit Mgr Saliège, n'a pas tout à fait les mêmes réactions que l'enfant d'un faubourg parisien. » On s'en doute, mais cette observation générale ne sert de rien si chaque catéchiste ne sait pas caractériser la psychologie particulière de son groupe, qui dépend pour une part très grande de l'influence du milieu. Quels sont les mots, les sons, les visages, les habitudes mentales et morales qui ont impressionné et comme préformé l'enfant ? Qu'est-ce qui l'intéresse, l'émeut, provoque chez lui une réaction vitale, un désir de conquête et d'action ? Mgr Saliège note fort justement à ce propos :

> Quand il vient au catéchisme, l'enfant n'est pas une table rase. Il

porte déjà en son esprit, par ce qu'il sait, par ce qu'il a vu et entendu, des facilités ou des répugnances à accepter la vérité religieuse...

Le plus souvent, en dehors des familles profondément chrétiennes, l'enfant qui est présenté pour la première fois au catéchisme ignore tout de la religion... A son insu, et particulièrement quand il a fréquenté l'école, il porte dans son esprit, plus qu'à l'état potentiel, la distinction entre ce qu'on sait et ce qu'on ne peut savoir, entre la réalité et le rêve, entre la légende et l'histoire, entre le concret vivant et l'abstrait mort.

C'est donc la réalité, l'histoire, le concret qu'il faut lui donner, et de la façon la plus vive. — Mais ceci soulève un autre problème des plus actuels et des plus délicats.

La foi est la révélation du divin mystère, de l'inaccessible. Ce réel divin, en son essence et dans ses formules, est nécessairement un réel spirituel, immatériel : un réel abstrait. Comment, avec des mots simples, des images vives, des expériences vécues par l'enfant, lui rendre accessible l'essentiel de la doctrine ?

L'enfant, écrit encore Mgr Saliège, vit surtout par les sens. C'est aux sens d'abord qu'il faut s'adresser : méthode vieille comme le monde. Donc catéchisme imagé, dont le texte illustré frappe le regard et rend sensible la doctrine. Donc, le récit simple, alerte, vivant, qui donne corps à la doctrine, qui ne la présente pas comme un squelette desséché.

Et, enfin, la phrase lapidaire qui condense la vérité qui a déjà pénétré dans l'intelligence par les images et par le récit.

Rien ne peut, avec une telle méthode, remplacer le travail personnel du catéchiste. Une leçon de ce style suppose une préparation soignée. Mais un texte n'en est pas moins indispensable. Grave question. Mgr Saliège n'hésite pas à se demander :

Le texte de nombreux catéchismes est-il intelligible pour la masse des enfants ? Ne le deviendrait-il pas avec des modifications opportunes s'il était la conclusion d'un récit évangélique, s'il était comme le résumé d'une homélie, mais d'une homélie où l'histoire tiendrait plus de place que les réflexions pieuses.

Si le texte traditionnel est imposé, il faut du moins en tirer le meilleur parti possible, et Mgr Béguin s'élève ici contre certains abus qu'il faut courageusement éliminer :

Le premier consiste à faire de l'étude de la lettre, de *toute* la lettre du catéchisme, une chose essentielle, et à l'imposer *à tous* inexorablement.

Qu'on imagine l'enfant au retour de l'école, chargé de devoirs à faire, de problèmes à résoudre, de leçons à apprendre, et qui doit par surcroît faire entrer de force, dans sa tête de moins en moins entraînée à mémoriser ses leçons, les formules austères de son catéchisme.

On peut se demander, écrit Mgr Béguin, si un tel travail, fourni dans des conditions aussi pénibles, est vraiment efficace; s'il ne va pas rebuter l'enfant, et si, en fin de compte, il ne nuira pas au but essentiel du catéchisme, à la libre et normale expansion de sa piété.

La difficulté, envisagée loyalement et avec bienveillance, ne paraît pas insoluble, et peut-être pourrait-on, sans sacrifier une méthode qui a fait ses preuves, l'adapter aux possibilités actuelles de l'enfant.

Il y a, dans tous les catéchismes, des réponses pour lesquelles la précision de la forme n'a pas une importance capitale : de bons esprits prétendent qu'une telle réponse, trouvée, inventée par l'enfant, est *pédagogiquement* supérieure à celle qu'il aurait apprise de mémoire, cette réponse fût-elle par ailleurs moins exacte. Serait-il impossible de diminuer un effort devenu excessif en limitant l'étude « mot à mot » aux seules réponses qui touchent à des points de doctrine, pour lesquels l'exactitude est de rigueur ?

Pour notre compte, nous ne le pensons pas.

L'autre abus que dénonce Mgr Béguin est de faire mémoriser un texte qui n'a point été au préalable expliqué. Et il nous montre la cruauté de faire apprendre des mots qui ne disent rien à l'intelligence, au cœur et à l'imagination de l'enfant : *mystère, personne, nature, Incarnation, rachat, qui procède, sous les espèces, œuvres satisfactoires...*

Il y a là de quoi rebuter ; et si, malgré tout, l'enfant réussit à apprendre ce *pensum*, tenez pour certain que sa mémoire se débarrassera au plus tôt de ce fardeau inutile, comme fait l'organisme vivant pour un corps étranger. — Il faut donc procéder autrement : *expliquer* d'abord, *faire apprendre* ensuite.

Encore faudrait-il que l'explication soit plus claire que le texte. Beaucoup de catéchistes se méprennent souvent sur la mentalité infantile. Il est à peu près impossible à l'adulte de concevoir une explication autrement que sous une forme abstraite et universelle. Or l'enfant répugne à l'abstraction, c'est-à-dire qu'il ne saisit pas la portée d'une idée générale.

Faites-lui, note fort justement Mgr Béguin, l'éloge de la justice, il reste froid. Racontez-lui la parabole du prophète Nathan sur l'homme riche qui s'empare de l'unique brebis du pauvre pour épargner les siennes, il s'indigne.

Il ne faut pas d'ailleurs laisser l'enfant à la seule impression du récit; il aura besoin dans la vie d'une doctrine universelle — mais c'est en partant du concret qu'on fera naître les idées générales les plus solides et les plus nécessaires. Encore faut-il savoir éveiller les concepts abstraits par les mots qui sont à la portée de l'enfant. On méditera sur ce point ces judicieuses observations de Mgr Saliège :

A-t-on fait le dénombrement des mots que connaît l'enfant, des images qui lui sont familières ?

Même les grandes personnes n'ont souvent à leur disposition qu'un nombre très limité de mots... S'il en est ainsi chez nombre de grandes personnes, à plus forte raison chez les enfants. Or, si le mot écrit ou prononcé n'est pas compris, peut-on dire que l'enseignement est reçu ? Si les images et comparaisons employées ne sont pas des expériences de l'enfant ou des combinaisons de ses expériences : comparaisons et images ne disent rien.

L'adaptation de notre langage et de notre manière d'exposer à la mentalité de l'enfant demande donc une étude très précise de cette mentalité, dans ses caractères communs au groupe, et dans ses caractères particuliers à chaque âge et à chaque individu. C'est la découverte d'un petit monde qu'il faut faire, et ce n'est point sans peine qu'on y parvient. On doit se défaire de cette « erreur funeste » que le catéchisme est chose facile. Il est facile seulement de n'y point réussir.

En réalité, assure Mgr Béguin, il y a peu d'enseignements qui exigent autant de préparation, d'observation et de souplesse. Il est incontestablement plus aisé de faire un cours de philosophie à des candidats au baccalauréat que d'enseigner les principaux mystères de la religion chrétienne à de petits enfants.

Le premier et principal effort ne devrait-il pas dès lors porter sur la formation des catéchistes eux-mêmes ? Que de prêtres d'une bonne volonté évidente, d'un zèle inlassable, réussiraient infiniment mieux s'ils étaient sérieusement initiés aux méthodes pédagogiques modernes, s'ils joignaient à l'expérience générale des âmes la connaissance de la psychologie infantile, s'ils bénéficiaient d'un outillage intellectuel et technique sans cesse mis à point par le travail en commun des spécialistes de la catéchèse, dans des journées d'études catéchistiques, par exemple, où pourraient se confronter, se perfectionner et se coordonner les expériences et les efforts de tous.

fr. Étienne Lajeunie, O. P.

L'éducation religieuse par le film-fixe

La revue de certains films qui nous sont parvenus et que nous signalons ici demanderait à être introduite par quelques observations d'ordre général. Pour abréger et pour nous en tenir à l'essentiel, rappelons ce jugement de Mme Marie Fargues que nous faisons nôtre : « Il n'est pas certain que l'emploi fréquent des projections, surtout animées, soit un progrès pédagogique; le cinéma et tout ce qui y ressemble séduit l'enfant, c'est incontestable, mais il favorise la passivité de l'esprit contre quoi une certaine pédagogie veut justement réagir. A ce point de vue, la projection fixe, longuement retenue sur l'écran et commentée, est de beaucoup préférable au film animé; et trois projections au cours d'une séance valent mieux que dix... (1) »

Aider et favoriser l'enseignement du catéchiste et du conférencier, et, d'autre part, stimuler l'attention de l'auditeur, entretenir sa faim et sa soif d'apprendre : telle est la principale qualité que nous demanderons au film-fixe, dont la production s'est singulièrement développée ces dernières années. Puisque ce mode d'enseignement est de plus en plus répandu, il est à souhaiter qu'il devienne de plus en plus efficace par une perfection technique croissante, relevant au premier chef de « la science et l'art de l'éducation ».

Ancien et Nouveau Testament

Nous n'avons pas à discuter ici des mérites respectifs des Bibles si connues de G. Doré et de Schnorr. Félicitons-nous qu'elles aient été reproduites sur film-fixe par la Bonne Presse. La Bible de Schnorr a été éditée aussi par la Maison

(1) *L'Éducation religieuse des petits enfants*, par M. Fargues, p. 22. Labergerie, Paris.

Bloud et Gay, avec divisions et courtes indications (1). Sur ces cinq films, trois et demi touchent à l'Ancien Testament et le reste au Nouveau. Ainsi présentés, ils forment un appoint précieux à un enseignement souvent trop ignoré des enfants — enseignement qui serait plus frappant encore, croyons-nous, si l'Histoire d'Israël pivotait d'une façon plus sensible autour de grands personnages bien vivants (Patriarches, Juges, Rois, Prophètes), et surtout si cette histoire pouvait être mise en relation plus étroite avec celui qu'elle figure et prépare : Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Concernant « la vie, les miracles, l'enseignement de Notre-Seigneur Jésus-Christ », nous relevons, entre autres, l'effort accompli par la Maison Bloud et Gay (2). Sous ce titre, elle fait paraître, dessinée par Mlle Pignal, une vie de Jésus qui rendra de précieux services aux catéchistes. L'auteur a tenu compte autant que possible du texte sacré et des traditions les plus vénérables. Au surplus, elle a su rendre son sujet accessible et agréable aux enfants : simplicité, fraîcheur, luminosité, couleur locale, tout contribue à captiver l'enfant, à l'émouvoir quelquefois. Dans la majorité des cas, le film se termine par un tableau et une conclusion pratique. L'idée est excellente; elle aurait été parfaitement réalisée, pensons-nous, si l'auteur avait montré plus de hardiesse et d'exigences. Il lui suffisait pour cela de s'inspirer des traditionnels « fruits des Mystères » du Rosaire.

Terres Saintes

Une lacune habituelle des films sur l'Ancien et le Nouveau Testament c'est l'absence de cartes géographiques et d'indications topographiques. Pour la combler, voici une petite collection de films d'une évidente utilité (3). Prises par M. l'abbé

(1) 5 films à 12 fr. pièce. Bloud et Gay, 3, rue Garancière, Paris.

(2) Ont paru à ce jour : L'Humble Vierge Marie, Noël, Épiphanie, Paraboles (4 films), Rameaux et Cène, Jardin des Oliviers, Jugement et Flagellation, Calvaire, Croix, Pâques, Pentecôte. Chaque film : 15 fr.

(3) *Les Pays bibliques* : Tarse, Antioche, Éphèse-Jérusalem (3 films), Galilée (2 films), Damas-Beyrouth, Alep-Naplouse, Samarie, Bethel-Jourdain, Mer Morte, Jéricho-Bethléem, Aïn-Karim. La série : 140 fr. pièce : 12 fr. Bloud et Gay.

Brassac et la Maison Bonfils, accompagnées de brèves explications, ces vues sont un complément quasi indispensable pour faire revivre avec intelligence les personnages sacrés ou leur époque. Chacun de ces films peut être utilisé séparément, car on a envisagé moins l'idée de voyage que celle de documents fournis sur les villes les plus importantes d'Asie Mineure ou de Palestine. C'est ainsi, par exemple, que le film sur Bethléem et Aïn-Karim pourra servir heureusement à illustrer des exposés sur la naissance de Jésus et le mystère de la Visitation.

Une méthode différente a été adoptée dans le *Voyage au pays de Jésus*, par M. l'abbé G. Rémy (1), où il s'agit d'un voyage, comme l'indique l'énoncé des titres. Ici un itinéraire s'impose au spectateur ; itinéraire fort bien conçu par ailleurs et captivant d'intérêt. Mais aussi il est cause tout à la fois d'un développement plus hâtif et de l'élargissement du sujet qui nous intéresse : le pays de Jésus. L'auteur s'est intéressé en effet à tout ce qui a trait non seulement au domaine religieux, mais aussi à la culture générale. Formule qui, on le comprend, peut être particulièrement utile en présence de certains publics, tout en demeurant à la portée de tous.

Carthage (2) et Rome (3). Autres terres saintes, autres sujets extraordinairement féconds. Comme les films précédents, ceux-ci sont d'une présentation parfaite, ordonnés avec intelligence et composés par des spécialistes. Leur place est toute marquée dans la filmathèque du conférencier religieux.

Le Catéchisme

Voici deux manières de l'exposer en respectant le cadre traditionnel du catéchisme. L'édition Bloud et Gay appuie son enseignement au moyen de tableaux célèbres, de chefs-

(1) *Voyage au Pays de Jésus*, I^re^ partie : voyage d'aller, 1. Égypte, 2. Jérusalem, 3. Judée, 4. Samarie, Galilée. II^e^ partie : voyage de retour, souvenirs apostoliques et classiques, 5. Damas, 6. Rhodes, 7. Athènes, Naples, Rome. « La Photoscopie », 61, rue Jouffroy, Paris. Chaque film : 15 fr.; la série I : 57 fr.; la série II : 43 fr.

(2) 1. Carthage Punique, 2. Carthage Romaine, 3. Carthage Chrétienne, 4. Carthage moderne. Chaque film : 15 fr.; la série : 50 fr. Éditions de « La Photoscopie », 61, rue Jouffroy, Paris.

(3) 2 films à 15 fr. Bloud et Gay.

d'œuvre de tous genres, fort variés et propres à étendre singulièrement la culture de l'auditoire (1). Les éditions Thoquet nous offrent au contraire un ensemble de dessins composés spécialement pour le film-fixe, par Galoyer, et des explications de Mlle C. Bruel, au sens liturgique et pédagogique si averti (2). Dans le domaine relatif à la liturgie et à l'art religieux, de beaux films ont été réalisés par les Bénédictins de l'Abbaye Saint-André à Lophem-les-Bruges (3). Sur la Sainte Messe (basse et solennelle), les ordinations, le Baptême, ces films, où se reflètent la paix, la majesté dans la simplicité, insistent particulièrement sur le rite liturgique : peu de personnages, lignes et ornementations sobres, mise en relief de l'action sacrée. Un simple avertissement d'ordre technique : ces films, fabriqués en Belgique, présentent des images d'un format différent des productions françaises (24×24).

Impossible de signaler ici tous les travaux dont la Sainte Messe et les Sacrements ont été l'objet. Nous tenons cependant à mentionner les deux réalisations de M. l'abbé Baudet sur le Baptême (3 parties) et sur la Messe (6 parties) (4). Ces films, qui auraient gagné à être écourtés, sont aussi complets que possible et bien adaptés aux jeunes auditoires. Ils offrent, entre autres, l'avantage d'unir heureusement les préoccupations liturgiques aux préoccupations pratiques, les attitudes des assistants à celles du prêtre, les cérémonies que les fidèles voient habituellement à celles qui, ordinairement, leur échappent (geste de la consécration, fraction de l'hostie, etc...).

La Vie de l'Église

Voici enfin des films-fixes qui débordent l'enseignement du catéchisme et sont plus directement destinés aux confé-

(1) *La Vie Chrétienne*, 11 films, chaque : 11 fr.; la série : 110 fr.

(2) Pour le catéchisme par ces deux auteurs, demander le catalogue : Thoquet, 46, rue d'Assas, Paris. Vient de paraître : *Notre vie d'enfants de Dieu*, 2 films : 30 fr.

(3) On trouvera ces films à la Librairie Paris-Rome, 57, rue de Rennes, Paris-VI[e].

(4) Studio Albert Mourlan, 30, rue de Livry, Montfermeil (S.-et-O.).

rences. Ils sont, on le comprend, non moins opportuns que les précédents pour la formation à la vie chrétienne.

Pour les tout jeunes auditoires, *La journée du croisé*, édité par Thoquet, présente en une quarantaine d'images gracieuses les actes principaux de la vie d'un petit enfant modèle (1). Chez Bloud et Gay, les films tirés de certaines brochures de la Bibliothèque catholique illustrée : *Le Père de Foucauld*, *Sainte Jeanne d'Arc*, *Lacordaire*, *Sainte Louise de Marillac*, etc... La Bonne Presse présente aussi un choix fort varié de ces films sur lequel il serait trop long de s'attarder ici (2). Initiatives excellentes, réussies dans l'ensemble, qui mettent à la portée de tous un moyen d'apostolat fécond et agréable. Comment, dans ce lot de réalisations, ne pas citer, en terminant, d'une façon plus instante, l'œuvre magnifique du R. P. Dom Gaspar Lefebvre, dans ses quatre films fixes sur l'Église (3). Le Révérend Père a réuni là une documentation rare et fort riche, pénétrée d'un sens liturgique profond et apte à donner une idée imposante des différents aspects de cette société humano-divine qu'est l'Église. Il a ainsi rendu un éminent service et son œuvre mérite la plus large diffusion.

HYAC. MARÉCHAL, O. P.

(1) Un film avec livret de M. l'abbé Cardon, 16 fr.

(2) Demander le catalogue, 10, rue François-I^er^, Paris-VIII^e^.

(3) *L'Église et son pouvoir de Ministère dans sa Liturgie* : un temple, un autel, un Sacerdoce, un Sacrifice, 2 films de 100 et 50 vues, 40 et 20 francs; *L'Église et son pouvoir de Magistère* : une cathédrale, un Évangile, un Missel, 2 films de 99 et 63 vues, 40 et 25 fr. Librairie Paris-Rome, 57, rue de Rennes, Paris.

Formation religieuse des petits [1]

LIVRES POUR LES ENFANTS

I. — *FÊTES ET SAINTS*

a) Collection dirigée par Renée Zeller : **L'Année en fêtes pour nos enfants**. Desclée de Brouwer. Vol. illustrés de 100-168 pp. Cart. : 10 fr.

1. J. Dannemarie, *La Fête du Sacré-Cœur*. Ill. de P. Dubreuil.
2. Geneviève Duhamelet, *Sainte Geneviève*. Ill. de Mad. Winter-Courbe.
3. Georges Viance, *Annonciation*. Ill. d'Albert Puyplat.
4. Renée Zeller, *Ascension*. Ill. de J. Le Chevallier.
5. Jacques Christophe, *Assomption*. Ill. de J. Le Chevallier.
6. René Duverne, *Les Saints Innocents*. Ill. de Roger Grillon.
7. Jacqueline Vincent, *Sainte Thérèse de Lisieux*. Ill. de Mad. Frapier-Deguy.
8. G. Berthier-Madelin, *Saint Christophe*. Ill. de Jac Martin-Ferrière.

1. Voici vraiment un beau livre. Si l'on voulait ainsi le résumer : communion des premiers vendredis; préparation de la fête du Sacré-Cœur; entraînement au sacrifice, apostolat du milieu; récit tout en dialogues et qui met en scène des enfants dans leur vie journalière... on pourrait faire croire à un programme imposé par le titre et à un procédé inspiré par la formule de la collection. Ce qui serait vrai pour d'autres... Et l'on passerait à côté d'une de ces réussites qui donnent envie d'employer le mot chef-d'œuvre. Combien l'auteur doit aimer Celui dont elle souhaite, par ce livre, étendre le règne, et qu'elle a bien su mettre son cœur dans ces pages qu'on

(1) Voir *La Vie Spirituelle*, septembre 1935, p. 211.

lira d'une traite, que les enfants aussi liront d'une traite, et qui sont pleines de choses exquises ou fortes !

Bonne illustration. Enfants à partir de 8 ans.

2. Une marraine femme de lettres... on l'identifiera tout de suite... raconte à ses neveux l'histoire de sa sainte patronne; et l'on visite Nanterre, et l'on boit de l'eau du puits. Avec Geneviève Duhamelet on s'instruit; une vie ainsi détaillée de la patronne de Paris est fort intéressante.

Les petits croquis sont amusants.

3. Ne nous fions pas à la première phrase : « Il était trois petits enfants », pour livrer ce livre à de jeunes étourdis qui ne sauraient pas le goûter. Il mérite des lecteurs cultivés, enfants de 12 ans et au-dessus, déjà entraînés à penser. Bien des parents, avant de le leur donner, ou de le leur lire, grâce à lui approcheront mieux eux-mêmes le mystère central de l'humanité.

Les dessins sont charmants.

4. Jean-François a perdu sa petite sœur Odette. Le chagrin fait méditer les enfants sensibles. Jean-François a donc bien des questions à poser sur la survie, sur le bonheur du ciel, sur la résurrection de la chair. Et il comprend mieux qu'un autre la leçon des Rogations : nous demandons les biens de la terre, et c'est souvent ceux de l'âme que nous recevons. L'Ascension achève donc tout un cycle de pensées de foi et d'explications vécues, où l'on ne sent pas l'artifice.

Ce livre est un des plus aimables, des plus riches et des plus vivants de la collection. R. Zeller a réussi là une belle ascension. L'illustration est loin de valoir le texte.

A partir de 9-10 ans.

5. Livre très gai, où Bernadette et Chantal se chamaillent comme des garçons, avec drôlerie et sans noire malice. C'est très vivant, d'une piété fort imitable. De belles pages. A donner aux enfants qui, comme les deux sœurs, préfèrent le dessert à la soupe. (Notons que l'auteur nous montre ses héroïnes ne communiant pas le matin de l'Assomption. 9 et 10 ans pourtant...)

Illustration d'un goût très moderne, pas toujours bien lisible pour des enfants.

6. Le récit est fait par un jeune prêtre à trois petits enfants très sympathiques. La philosophie de Manon — 7 ans — : « Oh ! ils seraient bien morts quand même, depuis le temps ! » se colore, au cours du livre, jusqu'à une légitime indignation et à une piété émue. Le prêtre-nom de M. Duverne sait bien parler aux enfants. Mais il ne faut pas leur dire (p. 30) qu'avant Jésus-Christ le vrai Dieu ne s'était pas révélé aux hommes ! L'illustration n'est guère lisible pour des enfants.

7. L'histoire de la petite sainte est contée ici sans intermédiaire; il n'y en avait pas besoin. Mais l'auteur s'est privée d'un moyen, qu'elle n'a pas remplacé, de faire entendre à ses petits lecteurs le sens vrai des industries imagées qu'employait la sainte; certaines pages risquent de n'être pas bien comprises.

L'illustration, souvent gauche, plaît aux enfants.

8. Ex-voto à la gloire du patron des automobilistes. L'accident qui y donne lieu est raconté à la fin du livre.

L'illustration est amusante (je veux dire amusante pour les grandes personnes).

b) **Divers.**

9. V. Marmoiton, *Apparition de Pontmain*. Ill. d'Yv. Soutra. Apost. de la Prière. Album, 19×19. 3 fr. 50.
10. R. Delaubry, *Saint Jean Bosco*. Œuvres de Don Bosco, 9, Chemin de Fantanière, La Mulatière (Rhône). Brochure de 60 pp. 3 fr.

Collection *Les Belles Histoires*, Éd. du Clocher, Toulouse. Vol. illustrés de 64 à 88 pp. 2 fr. à 2 fr. 75.

11. Agnès Goldie, *Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus*.
12-13. Sabine du Jeu, *Saint François Xavier. — Sainte Geneviève*.
14-15. El. Mariémy, *Saint Vincent de Paul. — Sainte Élisabeth de Hongrie*.

9. Une charmante histoire dans un charmant petit album. La Vierge apparaît à des enfants. Les grandes personnes ne

voient rien. Surviennent d'autres enfants, des petits et des tout-petits : ils voient ! Le grand cercle, les quatre bougies, l'écriteau du crucifix, peut-être n'est-ce que la traduction en prose d'un spectacle merveilleux que nous n'imaginerons jamais, puisque nous sommes des grandes personnes... Yv. Soutra a très joliment dessiné et disposé la Vierge, les étoiles, le village et les villageois. Noir, bleu, blanc.

Malheureusement, — c'est la seule critique, — le blanc est gris et le bleu est triste.

10. Petite vie adressée aux enfants, un peu plus détaillée que celle de Ch. Pichon.

La Collection *Les Belles Histoires* est à répandre dans les œuvres à cause de son intérêt. On a remarqué son bon marché.

11. Tout ce qui pourrait être mal compris par les enfants est ici montré dans ses exactes proportions.

12. Le but de l'auteur, exprimé dans le prologue, est de faire considérer la vie d'un saint aussi aventureux que Xavier comme la plus « amusante » des histoires.

13. Anecdotique à souhait; la disposition du texte révèle, à première vue, que là aussi l'auteur a voulu séduire son jeune lecteur.

14. Bonne biographie, intéressera la jeunesse.

15. Pour des enfants plus grands, capables d'une attention plus soutenue. 80 pages de texte fin. Intéressant.

II. — *BIOGRAPHIES PIEUSES*

De celles qui, à ma connaissance, ont paru cette année, pas une n'a été écrite *pour* les jeunes enfants, si l'on excepte le recueil *Laissez venir à moi...* (1), qui est une nouvelle édition remaniée. Mais il se trouve que les plus caractéristiques de ces petites figures sont justement celles qui intéresseront les enfants eux-mêmes, à partir de 9 ou 10 ans. En effet, la ma-

(1) Art Catholique, 185 pp., 16×12, 8 fr. Plusieurs biographies, signées A. Bessières, J. Rimaud, L. Berne, E. Janot.

tière n'a pas été difficile à mettre en œuvre; il n'y avait qu'à ordonner des faits et gestes qui parlaient d'eux-mêmes, citer telles que des phrases significatives. A cet égard, *Anne Wang* (1) et son milieu chinois offrent le maximum de séduction ; *Antoine Martinez* (2) et tous ses défauts, héroïquement combattus, vient après (il est permis de prévoir leur béatification à tous deux...); puis l'exquise petite *Marie-Thérèse* (3). Mais les figures plus effacées (4) sont plus difficiles à dessiner ; si l'on ne veut pas forcer les traits, on croit tout au moins devoir les commenter; nous avons tous une telle propension à juger des choses de Dieu suivant des normes qui sont d'art terrestre, qu'une phrase de saint paraît facilement une banalité; quand Anne de Guigné disait : Je veux ressembler au petit Jésus, à première vue elle ne disait rien d'original. Le contexte est nécessaire. Et le contexte paraît facilement littérature.

Or, la littérature n'est pas pour les enfants.

III. — *DIVERS*

Un chef-d'œuvre : *Les belles découvertes de Pierre et de Véronique*, par Véra Barclay (5). Les parents et les éducateurs y apprendront, de la fondatrice du mouvement *louveteau*, comment on fait l'éducation sexuelle des enfants. Mais que voici un langage lourdaud pour présenter l'ouvrage le plus délicat qu'on ait jamais pu lire sur la question ! Au moins mon lecteur est fixé sur la nature des services qu'il lui rendra.

Mais qu'il ne s'attende à rien avant d'avoir entrepris sa lecture. S'il cherche à toutes les pages comment on aborde avec un enfant, qui en est curieux sans peut-être le dire ou

(1) Par le R. P. Mertens, S. J., Lethielleux, 51 pp., 5 fr.
(2) « Un ange de 8 ans », Lethielleux, 83 pp., 6 fr.
(3) Par R. Moisdon, Apost. de la Prière, 87 pp., 3 fr. 50.
(4) Telle celle de *Denise*, qui fait penser à A. de Guigné, non pas seulement parce qu'elle vécut elle aussi dans la région d'Annecy, mais parce que sa sainteté a le même parfum de simplicité et d'effacement. Par R. Loup. Librairie Saint-Paul.
(5) Ed. Mariage et Famille, 138 pp. 19×23, cart. 15 fr.

même le savoir, ce délicat sujet du mystère de la vie, il s'impatientera de toutes les « histoires naturelles » de V. Barclay et n'en goûtera pas la poésie profonde. Peut-être, à la fin du livre, se plaindra-t-il : On n' « en » a presque pas parlé !

C'est cela justement qui importait : qu'on n' « en » parle presque pas; tout de même, tout est dit; et l'enfant, voire l'adolescent, n'a plus rien à demander.

Mais quel art ! quel sens de la nature (comme l'ont les Anglais), quel sens de l'enfant aussi, et quel beau sentiment de la grandeur du plan de la création !

A ceux qui croient que la réponse aux jeunes curiosités ne peut se faire que dans des conversations en tête-à-tête, ce livre donnera le ton; à ceux qui s'y sentent incurablement maladroits, ce livre sera un outil : qu'ils le remettent sans crainte aux mains des enfants. Les plus jeunes — 8-9 ans — peuvent le comprendre, car c'est une lecture facile et gaie; les plus grands — 14-15 ans — s'y intéresseront encore, car il est plein de faits. Bonne illustration.

Un autre petit chef-d'œuvre : *Sainte Mathie*, ou *La Sainte, la Rose et les Boulangères* (1). Les enfants ne seraient-ils pas dignes d'émouvoir les artistes, et les ouvrages qu'ils inspirent à ceux-ci dignes d'occuper les critiques dramatiques ? Un pétale de rose retient bien Botticelli, et un chant d'oiseau Lamartine ! Mais une pièce pour théâtre d'œuvre, qu'est-ce que cela ? Le théâtre d'œuvre lui-même ne croit pas qu'on puisse lui offrir quelque chose d'original, de senti et de pensé. Heureusement L. Chancerel, H. Ghéon, H. Brochet sont en train d'amollir ces résistances. Souhaitons que Cl. Franchet publie, après l'exquis petit *Miracle pour les enfants pieux*, qu'elle nous donne aujourd'hui, d'autres pièces que je sais, qui attendent — pourquoi ? — dans ses tiroirs.

Pour tous. L'action est aisée à suivre et le vocabulaire assez simple pour les milieux populaires; et les plus délicats dans les milieux cultivés y goûteront un vrai régal.

Une excellente idée : sur de petites cartes de couleur, des

(1) Boulord, 72, avenue Saint-Jean, Niort, 3 fr.

Chants religieux pour les petits, par Dom L. David, O.S.B. (1), paroles et musique, tout est selon leur registre, vocal et mental, si l'on peut dire; c'est charmant et très pratique.

Dans *L'Enfant Jésus de douze ans*, mystère en trois actes, le savant dominicain qu'est le R. P. Lavergne (2) propose aux enfants (des milieux secondaires principalement) une sorte de synthèse d'Évangile. Des contemporains de Jésus (Zachée, Marthe, Marie et Lazare, Suzanne, etc.) préfigurent dans leurs jeux la divine histoire. S'il y a une part d'arbitraire dans une telle donnée, du moins le pur esprit de l'Évangile ressort de ce texte, par endroits magnifique et ailleurs charmant.

C. Melloy et J. Hebbelynck nous donnent, cette année comme l'année dernière, un bien joli livre d'étrennes : *Cinq contes de Noël* (3). Texte, impression, illustration, tout est de la même veine.

Victor Marmoiton, dans *Les cinq pains de Martial* (Apostolat de la Prière), nous donne un recueil d'histoires spécialement destinées aux Croisés.

Voici une série d'utiles petites brochures consacrées au pré-jocisme qui, comme on sait, prend les enfants à leur dernière année d'école et les initie à une conception chrétienne du travail et à l'esprit du jocisme : apostolat dans le milieu. L'orientation professionnelle y joue un grand rôle (7, rue Saint-Vincent, Paris) : *La Messe dialoguée en chœurs* (0 fr. 75). — *Gai pré-jociste*, recueil de chants (1 fr.). — *Nos jeux pré-jocistes* (1 fr. 50). — *Vers les pré-jocistes* (pour les dirigeants, 3 fr.).

Marie Fargues.

(1) 20 cartes différentes en 2 pochettes, 3 fr. 25. Librairie Saint-Grégoire, 22, rue du Lycée, Grenoble.
(2) Publiroc, 128 pp., illustr. et musique, 10 fr.
(3) Desclée de Brouwer, 70 pp. 22×22, 10 fr.

Le Gérant : E. Aubin. Imp. E. Aubin et Fils. — Ligugé (Vienne).